SOCIETE
AUGUSTIN
BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE n° 9

Les trois premiers numéros sont épuisés ; à défaut de pouvoir les rééditer, nous publierons leurs principaux articles une seconde fois dans les numéros suivants, à partir du N°6.

LA GNOSE "TRADITIONALISTE" du PROFESSEUR BORELLA

Les pénétrations subversives dans le Christianisme ne sont pas chose nouvelle, ni extraordinaire. Elles forment tout l'objet des études de la Société Augustin Barruel, elles en sont l'unique raison d'être : c'est dire qu'en la matière, l'étonnement ne nous vient pas aisément.

Certes, nous ne sommes pas blasés, le sujet ne le permet pas, mais nous sommes de fait si habitués à la subtilité des subversifs et à la naïveté de tant d'orthodoxes que notre faculté d'étonnement s'est quelque peu émoussée avec le temps.

Mais à présent la coupe déborde. La manoeuvre en cours, aujourd'hui, a exigé pour se mettre en place de telles complicités, notamment ecclésiastiques, qu'il convient de parler sans détour : nous voudrions espérer que ces complicités ont été inconscientes, dans tous les sens du mot, et nous aimerions en recevoir la preuve si elle peut être fournie.

Depuis quelques années déjà, de nombreux témoignages nous avaient signalé des cas étranges dans divers groupes traditionnels aux quatre coins de l'Hexagone ; il ne s'agissait cependant le plus souvent que de la présence passive d'éléments subversifs, simple assistance à la Messe de Saint Pie V qu'il était difficile d'éviter.

Le plus souvent, mais pas toujours : car, à plusieurs reprises, et cela est de notoriété publique, on a vu les Hérauts de la Nouvelle Droite frôler d'un peu trop près certaines soutanes et certaines bures.

Désormais, il s'agit de bien autre chose, infiniment plus grave : nous nous trouvons confrontés à une pénétration subversive au sommet, non plus à la base, d'éléments de haut niveau universitaire qui prétendent enseigner l'ensemble du milieu traditionnel et qui réussissent à le faire grâce à des protections ecclésiastiques invraisemblables et pourtant réelles.

Il faut donc sans tarder débrider cette plaie, sinon l'infection pourrait gagner le corps tout entier ; déjà un certain mal a été fait dont il n'est pas sûr qu'il ne subsistera pas de séquelles, et cela nous est une raison de plus d'y porter le fer avec énergie.

Terminons ce bref préambule par un souhait ou plutôt une double prière instante adressée à nos lecteurs. La matière de cette étude, parfois complexe, requiert une sérieuse attention et nous demandons à ceux qui liront ces lignes d'y apporter un soin particulier ; et puis, lorsqu'ils en auront saisi toute l'importance, qu'ils aient à coeur de diffuser rapidement cette information auprès de leurs amis, particulièrement auprès des prêtres qui sont les premiers visés par cette manoeuvre subversive.

S. A. B.

Le professeur Jean BORELLA enseigne à l'Université de Nancy II. Il s'est fait connaître, depuis 1979, par un livre intitulé *"La Charité profanée"* qui a été publié aux *Editions du Cèdre* -et par des articles de plus en plus fréquents parus dans la revue *"La Pensée catholique"*.

Puisqu'il a choisi ces deux organes de diffusion, il est manifeste que cet écrivain désire s'adresser à un public traditionaliste. Comme, d'autre part, il est relativement un nouveau venu, il est logique que nous cherchions à connaître sa personnalité et à comprendre sa doctrine.

La doctrine du professeur BORELLA est faite pour plaire aux catholiques traditionalistes. Mais c'est surtout dans sa PARTIE CRITIQUE. Il combat les thèses fondamentales sur lesquelles est édifié le monde moderne et particulièrement le socialisme et le freudisme. Le titre même de son ouvrage résume sa thèse essentielle : la vertu théologale de Charité a été PROFANEE par les modernistes en ce sens qu'elle a été détachée de Dieu ; elle a été ravalée au rang d'une simple PHILANTHROPIE. Ils l'ont "désacralisée" en escamotant son premier précepte à savoir que l'homme doit aimer Dieu AVANT d'aimer son prochain.

Cette critique de la charité ainsi profanée par les modernistes, le Professeur BORELLA la complète par des considérations générales situées dans la même logique et qui renforcent sa démonstration. Il pose le primat de la qualité sur la quantité, la supériorité de la contemplation sur le raisonnement discursif, la suréminence de la scolastique sur la philosophie rationaliste, le primat de la tradition sur la révolution.

Ces considérations générales, très abondamment exposées dans son livre et ses articles, lui ont acquis une certaine faveur parmi les traditionalistes et font de lui l'un des penseurs actuels de cette famille d'esprits. Cette faveur est surtout fondée sur la partie critique de sa doctrine. Il est incontestable que le Professeur BORELLA et les catholiques traditionalistes ont un ENNEMI COMMUN qui est la civilisation matérialiste.

Seulement voilà !!! La doctrine du Professeur BORELLA ne comporte pas uniquement une partie critique. Elle se rattache aussi à un SYSTEME de REFERENCES qui appartient à une toute autre école. Il est utile de rechercher quelle peut être cette autre école avant même que d'ouvrir le livre "La Charité profanée". Nous allons donc essayer de rechercher quelles peuvent être les FREQUENTATIONS INTELLECTUELLES du Professeur BORELLA. Nous comprendrons mieux ses développements quand nous ouvrirons son ouvrage qui est complexe et difficile.

UNE PREFACE REVELATRICE

Un premier symptôme d'appartenance nous est fourni par une PREFACE que le Professeur BORELLA a écrite pour un livre publié par François Chénique aux *Editions Dervy-Livres* et qui s'intitule : *"Introduction à l'Esotérisme chrétien"*. On ne préface un livre que si on l'approuve, au moins dans ses grandes lignes. Examinons donc tout d'abord quelle est l'ambiance intellectuelle de cette maison d'éditions.

Dervy-Livres publie des "Collections" où les ouvrages sont rassemblés par grands sujets. Voici les principales collections de cette maison :

° Collection "Architecture et Symboles sacrés", dans laquelle nous notons le livre "*Principes et Méthodes de l'Art sacré", par Titus Burchkardt,* auquel le professeur BORELLA fera, nous le verrons plus loin, de fréquentes allusions.

° Collection "La Roue céleste" qui est réservée aux travaux concernant l'astrologie.

° Collection "Histoire et Tradition" parmi laquelle nous trouvons "La Croix universelle (travail fait en collaboration par plusieurs érudits) et surtout plusieurs ouvrages de *Yves Marsaudon* et de *Paul Naudon* qui exposent tous deux d'importantes fractions de la doctrine maçonnique et qui sont eux-mêmes francs-maçons.

° Collection "Mystiques et Religions" où nous remarquerons trois auteurs : Fritschof Schuon qui a publié là plusieurs de ses ouvrages - *Jean Tourniac,* avec *"Lumière d'Orient"* - et *Charles Andruzac* avec son *"René Guénon", la Contemplation métaphysique et l'Expression mystique".*

Puis encore quatre collections dont les intitulés sont également très évocateurs de la même famille d'esprits : "L'Oeuvre secrète" - "Les Pélerins de la Lumière" - "Les Connaissances supranormales" - "Philosophie spiritualiste".

Ce sont, en tout, *187 ouvrages sur les sujets ésotériques, occultistes et orientalistes* dont nous retrouverons un bon nombre dans les références doctrinales du Professeur BORELLA. C'est pourquoi il n'était pas inutile de connaître *l'orientation générale des Editions Dervy-Livres.*

Venons-en maintenant à la préface de l' "Introduction à l'Esotérisme chrétien". Ce livre est une compilation, par François Chénique, des écrits laissés par un certain Abbé STEPHANE. Qui est ce personnage ? Voici précisément ce que la préface du Professeur BORELLA nous apprend :

> *"L'Abbé Henri Stéphane était un prêtre de l'Eglise catholique. Il vécut ignoré de tous, sauf de quelques amis pour lesquels il représenta une sorte de MAITRE à PENSER. Le Père entra dans les Ordres après avoir poursuivi des études scientifiques qui le conduisirent au plus haut degré de compétence dans ce domaine.*
>
> *"Il fut conduit à lire "Le Symbolisme de la Croix" de René Guénon. La vigueur et l'ampleur des perspectives guénoniennes l'engagèrent à une étude attentive de toute l'oeuvre. Ce qui l'intéressait essentiellement dans cette oeuvre, c'était la METAPHYSIQUE, le SYMBOLISME et la CRITIQUE du MONDE MODERNE.*
>
> *"A cette lecture, il joignit celle de Fritschof Schuon dont l'autorité ne lui parut pas moins grande...*
>
> *"L'Abbé Henri Stéphane s'était intéressé également à la Maçonnerie et à ses rapports avec le Christianisme, particulièrement à l'oeuvre de Jean PALOU et à celle de Jean TOURNIAC."*

Telles sont les succinctes mais précieuses indications que le Professeur BORELLA nous fournit sur l'Abbé Stéphane, lequel a donc exercé une influence considérable sur une minorité d'hommes de valeur. L'Abbé Stéphane n'a rien publié, mais il a beaucoup écrit. S'il n'a rien publié, c'est qu'il estimait que la publication de ce qu'il avait écrit était prématurée de son vivant. Mais il désigna, pour mener à bien la publication posthume de ses petits "traités", l'un de ses auditeurs familiers, *François Chénique,* qui était déjà auteur d'un livre intitulé : *"Le Yoga spirituel de Saint François d'Assise".* Et c'est donc le professeur BORELLA qui a écrit la préface de cette compilation posthume.

Puisque nous apprenons que l'Abbé Stéphane, "Maître à Penser" de toute une école, attachait de l'importance à *Jean Tourniac*, il est bon d'énumérer les principaux

livres de cet écrivain. Nous avons déjà noté : *"Lumière d'Orient"*, rencontré dans la Collection "Mystiques et Religions", de chez Dervy. Il a écrit aussi : *"Le Symbolisme maçonnique et la Tradition chrétienne" - Principes et Problèmes du Rite écossais" - "Propos sur René Guénon" - "Le Tracé de Lumière" - "Vie et Perspectives de la Franc-Maçonnerie traditionnelle"*.

Dans sa préface, le Professeur BORELLA félicite François Chénique d'avoir réalisé ce recueil d'écrits et il remercie les Editions Dervy de s'être lancées dans une telle publication. Par conséquent, il ne fait aucun doute qu'il ne s'agit pas là d'une préface de courtoisie. Il s'apparente lui-même explicitement à toute cette famille d'esprits dont nous pouvons déjà énumérer quelques personnages : René Guénon, Fritschof Schuon, François Chénique, l'Abbé H. Stéphane, Jean Palou, Paul Naudon, Jean Tourniac.

UNE THEOLOGIE METAPHYSIQUE

Le Professeur BORELLA est très admiratif pour la personne et la doctrine de l'Abbé Stéphane. Aussi est-il intéressant de reproduire ce qu'il en dit : *"Prêtre catholique profondément fidèle à sa messe et à son bréviaire quotidiens, le Père Stéphane a, de préférence, pratiqué une AUTRE VOIE, plus "verticale" peut-être. Cette voie s'efforce de reconnaître la DIMENSION GNOSTIQUE par où chaque forme traditionnelle rejoint l'ABSOLU"*.

Le Professeur BORELLA nous révèle donc que, tout en continuant à pratiquer le catholicisme, l'Abbé Stéphane empruntait de préférence "une autre voie" ; on peut schématiser ainsi les caractéristiques de cette autre voie :

- il s'agit d'une voie qui est commune aux diverses "formes traditionnelles" (il entend par là les diverses religions) ;
- c'est une voie "plus verticale", c'est-à-dire qu'elle permet d'atteindre le but plus directement ;
- c'est une voie de type "gnostique" ;
- elle conduit à l'ABSOLU, mais on ne nous dit pas si cet "absolu" est Dieu ou si c'es une entité complémentaire à Dieu.

Le Professeur BORELLA souscrit visiblement à cette "autre voie", à cette "dimension gnostique" et à cet "Absolu". Nous ne pouvons évidemment pas analyser tout l'esemble du livre de l'Abbé Stéphane. Retenons seulement le résumé de sa théologie qui figure, en tête de l'ouvrage, sous la forme d'un schéma dont voici la reproduction :

Incréé = Non manifesté	Méta-physique	SUR-ETRE ou NON-ETRE ou HYPERTHÉOS Archétypes principiels Essences immuables Idées - Nombres		État inconditionné	Esprit - Nous - Intellect
	Onto-lo-gie	DIEU	L'Être	Principe de la MANIFESTATION	
		Principe Actif	ESSENCE	Principe Passif [se reporter au bas du tableau]	
Créé		MANIFESTATION		Principe passif - SUBSTANCE Hyle primordiale indifférenciée | Materia Prima, Substance universelle	

Ce schéma théologique appelle, dans l'immédiat, au moins trois remarques :

Tout d'abord, on voit que Dieu, qui est l'Etre, occupe une place intermédiair entre, d'une part, les pôles actif et passif qui sont situés au-dessous de lui et, d'autre part, un sur-être appelé HYPERTHEOS, siège des archétypes, des essences et des nombres, qui le domine ; il semble donc que Dieu dépende de ce sur-être pour sa métaphysique, sa logique et ses mathématiques.

Le "Principe passif", qui appartient à l'Incréé, se définit comme substance primordiale ou MATERIA PRIMA indifférenciée ; cette disposition rend imprécise la limite entre l'Incréé et le créé, et même la fait disparaître ; mais la disparition de cette limite n'apparaît pas nettement du fait que la nature du "Principe passif" est expliquée en note au bas du tableau.

L'Incréé ainsi défini est réparti sur trois degrés hiérarchiquement étagés et n'a presque plus rien de commun avec la TRINITE chrétienne, que, d'ailleurs, rien ne rappelle. Le "Dieu" dont il est parlé ici n'en a que le nom puisqu'il n'est ni le siège ni le maître des principes essentiels.

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour constater la parenté qui existe entre ce tableau résumé de la théologie de l'Abbé Stéphane et la théologie brahmanique telle qu'elle est exposée dans le livre de *René Guénon* et, en particulier, dans son *"Introduction à l'Etude des Doctrines hindoues"*.

Seule la terminologie diffère. L'entité qui est nommée "hyperthéos" chez l'Abbé Stéphane est appelée "Principe suprême" chez Guénon. Les deux pôles actif et passif de la construction "stéphanique" ne sont autres que PURUSHA et PRAKRITI de la construction hindouiste.

Quant à la MANIFESTATION, on ne craint pas de l'appeler de la même manière dans les deux systèmes ! Sans doute fallait-il éviter à tout prix le mot "Création" qui évoque trop directement l'opération "EX NIHILO" de la théologie chrétienne.

Il ne fait aucun doute que le Professeur BORELLA adhère à la théologie que nous appellerons *"stéphano-guénonienne"*, puisqu'il faut bien lui trouver un nom, ne serait-ce que provisoirement. Nous verrons bientôt qu'elle constitue véritablement le point de départ du grand raisonnement qui est développé dans l'ouvrage *"La Charité profanée"*.

Cette théologie est, en réalité, une METAPHYSIQUE, car son "Principe suprême" n'est plus le Dieu vivant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui est celui de la religion chrétienne, mais une entité totalement abstraite.

Un nouveau symptôme d'appartenance du Professeur BORELLA à l'ECOLE ORIENTALISTE issue de René Guénon nous est donc fournie par la préface révélatrice qu'il a écrite pour le livre *"Introduction à l'Esotérisme chrétien"*, de François Chénique.

UNE FILIATION INDENIABLE

Nous trouvons au Professeur BORELLA une autre présomption d'appartenance à cette même école dans les "Notes en bas de page" qui sont si intéressantes dans le gros livre "La Charité profanée".

Ces notes font apparaître les SOURCES auxquelles il puise son inspiration. Et l'on voit tout de suite que cette inspiration est double et qu'elle l'apparente simultanément à deux familles d'esprit :

1° On remarque tout d'abord des références renvoyant à l'Ecriture sainte, toujours très strictes d'ailleurs, aux Pères et aux Docteurs de l'Eglise, comme Saint Denis l'Aréopagite, Saint Augustin, Saint Thomas, aux Scolastiques comme aux écrivains mystiques de l'école de Saint Victor, enfin à certains écrivains modernes tout à fait insoupçonnables d'hétérodoxie.

Cette première catégorie de références se rapporte à la partie catholique et traditionaliste de la doctrine du Professeur BORELLA. Elles délimitent la *ZONE* dans laquelle il opère, mais pas forcément le *TRAVAIL* qu'il désire réaliser dans cette zone. Quoi qu'il en soit, elles dénotent une culture hors de pair.

2° Mais on remarque aussi, et même surtout, des références qui renvoient à cette famille d'esprit que nous avons rencontrée aux Editions Dervy-Livres et dans la mouvance de l'Abbé Stéphane.

Passons rapidement en revue les noms d'auteurs qui reviennent le plus souvent parmi les références citées dans la "Charité profanée" et dont le professeur BORELLA nous présente la doctrine comme étant proche de la sienne et comme lui apportant des confirmations.

Fritschof SCHUON

De nombreuses notes recommandent son livre *"Regards sur les Mondes anciens"* ; on nous renvoie aussi à l'important article de Schuon intitulé "Le Commandement suprême" paru dans la Revue. "Les Etudes traditionnelles" (autrefois "Le Voile d'Isis"), en septembre 1965 ; Schuon est également l'auteur de *"L'Unité transcendante des Religions"*.(1) Il est une expression de Schuon que le professeur BORELLA aime à répéter, c'est la suivante : "L'intellect désigne une faculté de connaissance NATURELLEMENT SURNATURELLE". Cette locution lui plaît beaucoup parce qu'elle lui permet de combler l'abîme entre la nature et la Grâce et, par conséquent, d'appliquer à la Grâce, comme à la nature, le même raisonnement "métaphysique".

Le professeur BORELLA se réfère encore au livre de Schuon *"Les Stations de la Sagesse"* (1958) dont il retient cette phrase : "La création est à la fois nécessaire et gratuite" ; là encore, empressons-nous de rappeler, pour ne pas nous laisser égarer par cette phrase équivoque, la doctrine de l'Eglise : l'acte créateur de Dieu est GRATUIT et non pas nécessaire ; Dieu dispose évidemment de la puissance créatrice, mais aucun déterminisme, ni extrinsèque, ni intrinsèque, ne l'oblige à s'en servir.

René GUENON

Il est assez rarement cité en note par le Professeur BORELLA, mais il l'est souvent dans le texte même. Cela vient probablement de ce que *Guénon* n'est pas, pour lui, un inspirateur épisodique. C'est *le chef d'école, le Maître en personne*. La doctrine de "La Charité profanée" est imprégnée de guénonisme avec cette particularité que BORELLA exprime bien plus clairement ce que Guénon avait dit d'une manière assez énigmatique et à mots couverts.

Léon SCHAYA

On peut lire une note laudative pour son livre *"L'Homme et l'Absolu selon la Kabbale"* (aux Editions Dervy-Livres). Cet auteur est à remarquer car il fait un peu exception : en effet, dans l'ensemble, la doctrine de Borella est plus tournée vers l'Orientalisme que vers l'Esotérisme juif de la Kabbale.

---

(1) Précisons tout de suite, pour ne pas laisser de doute sur ce point, que l'expression *"Unité transcendante des Religions"* est une vue de l'esprit. Cette magnifique expression n'a que l'apparence de la profondeur. Dans la réalité historique, ce que l'on peut remarquer, au contraire, c'est la *DUALITE TRANSCENDANTE des RELIGIONS*. Il n'y a en ce monde fondamentalement que deux religions : la religion du Christ et la religion de l'Antéchrist. Seulement, ce qui masque cette dualité essentielle et ce qui fait croire à une grande multiplicité des religions, c'est que si la religion du Christ est UNIQUE, la religion de l'Antéchrist est MULTIPLE comme l'erreur est multiple.

Lanza del VASTO

Chose curieuse, le professeur BORELLA ne se réfère pas explicitement au "Pélerinage aux Sources", mais seulement au livre *"La Montée des Ames vivantes"* qui semble l'avoir beaucoup frappé, car il y revient souvent.

Raymond RUYER

BORELLA fait mention surtout de son ouvrage *"Le Néo-Finalisme"* (aux PUF - 1952), car il s'est inspiré de la cosmologie élaborée par Ruyer dans ce livre. On retrouve chez cet auteur une notion assez courante, celle de CONSCIENCE COSMIQUE, BORELLA la reprend aussi. Il cite aussi de Ruyer : *"L'Animal, l'Homme et la Fonction symbolique"*. Rappelons également du même auteur : *"La Gnose de Princeton"* et *"La Religion des cent prochains siècles"*. Il est connu que Ruyer est un homme proche des milieux de la Nouvelle Droite et du GRECE.

Titus BURKHARDT

BORELLA lui emprunte quelques passages de son livre *"Alchimie"* (1974) et il reprend aussi à son compte une expression de cet écrivain : *"Le Serpent symbolise la vibration subtile"*. Nous le verrons utiliser cette expression quand il exposera sa théorie cosmologique des trois mondes. Il est intéressant de noter qu'un livre de Michel Random récemment édité par Sud-Editions, MAWLANA ou la danse mystique des Soufis, comporte une Introduction de Burkhardt et une postface de Maurice Béjard, le célèbre danseur qui est un soufi d'obédience iranienne.

François CHENIQUE

Il est cité en note pour les deux ouvrages que nous connaissons déjà de lui : *"Le Yoga spirituel de Saint François d'Assise"* et *"L'Introduction à l'Esotérisme chrétien"* mais aussi pour un troisième : *"Le Buisson ardent"* (en 1972, aux Editions de la Pensée universelle).

---oOo---

Nous en avons fini avec l'énumération des auteurs cités, dans un sens favorable, dans les "références en bas de page, du livre "La Charité profanée". Bien entendu, nous n'y avons pas inclus les auteurs anciens comme Maître Eckart. Ce qu'il fallait dans l'immédiat, c'était déterminer l'ECOLE CONTEMPORAINE, la famille d'esprit à laquelle le professeur BORELLA s'apparente aujourd'hui.

Ce travail, un peu fastidieux, était cependant nécessaire, avant d'examiner la doctrine de "La Charité profanée", pour distinguer d'emblée les deux sources d'inspiration de l'auteur. Car, finalement, nous constatons qu'il appartient à *DEUX ECOLES* qui lui apparaissent comme COMPATIBLES et même comme aptes à être réunies :

1° Celle de sa *CLIENTELE*, c'sst-à-dire des traditionalistes catholiques classiques, des bons pratiquants moyennement instruits de leur religion ; c'est la clientèle pour laquelle il écrit, ce qui explique qu'il n'ait pas publié, comme tous ses amis, chez Dervy-Livres, mais aux Editions du Cèdre.

2° L'école de son *INSPIRATION PROFONDE* que nous avons appelée *"stéphano-guénonienne"* , faute d'un meilleur nom pour le moment. Mais il faut bien remarquer qu'il n'exprime pas dans son livre la totalité des idées de son école profonde, mais seulement une version atténuée, adaptée à sa clientèle.

Ayant ainsi situé l'auteur dans ses "tenants et aboutissants", nous allons examiner la doctrine qu'il expose dans son gros ouvrage de 436 pages, "La Charité profanée".

RICHESSE et COMPLICATION

"La Charité profanée" est un livre très bien écrit, le style en est chatoyant, jamais ennuyeux. Un LYRISME religieux baigne toutes les pages, et pourtant on n'y ressent pas une véritable ferveur. Le drame philosophique de la charité désacralisée qu'il faut maintenant exalter pour la replacer "in divinis" ne manque toutefois pas de grandeur.

Le VOCABULAIRE est extrêmement riche. La terminologie classique de la théologie latine est certes utilisée fidèlement, en règle générale. Mais elle est largement complétée par des expressions qui, sans être fautives, ne nous sont pas tout de même habituelles. C'est ainsi que les personnes de la Sainte Trinité sont appelées des "RELATIONS SUBSISTANTES" ou même des "HYPOSTASES", ce qui est encore plus exceptionnel dans le langage courant, mais ce qui semble avoir, pour le professeur BORELLA, l'avantage de remplacer les termes anthropomorphiques habituels par des expressions d'allure métaphysique.

L'auteur introduit aussi parfois, dans ses développements, des mots venus de la théologie grecque : par exemple, le Saint Esprit sera appelé le DIVIN PNEUMA.

Quant aux *néologismes*, forgés par le professeur BORELLA lui-même ou empruntés à ses auteurs favoris, ils sont *très nombreux*. Il exprime de préférence les choses de Dieu en termes philosophiques, pour leur donner un ton moins dévotionnel et donc plus crédible.

On donnera au Verbe incarné le nom de CENTRE SUPREME, ce qui permettra de le faire entrer dans des raisonnements de type géométrique. C'est ainsi également que, au-dessus du Dieu existant, on parlera d'un ABSOLU qui recevra le nom de HYPERTHEOS ou même de METACOSMOS.

Cette richesse de vocabulaire est-elle exubérante et luxuriante ? Pas du tout. C'est une richesse calculée et maîtrisée. Allant de pair avec cette richesse dans les termes, on remarquera, chez le professeur BORELLA, le talent de répéter les mêmes notions avec un nombre incroyable de variantes. Mais on s'aperçoit vite qu'en agissant ainsi *il COMPLIQUE des questions qui étaient simples* avant qu'il ne s'en empare et qu'il les a finalement rendues incertaines et obscures.

Il remet ainsi en chantier des dogmes qui sont devenus depuis longtemps définis. Et l'on se demande invinciblement s'il ne souhaite pas, en dernière analyse, qu'on les définisse dorénavant autrement qu'ils ne le sont aujourd'hui.

L' abondance contrôlée du vocabulaire, l'extrême varité des facettes sous lesquelles le raisonnement est présenté, servent de moyens à une manoeuvre très bien montée. On est vite frappé par une ALTERNANCE qui existe entre deux types de paragraphes :

1° Des paragraphes clairs et exprimant une doctrine sûre à laquelle on n'a aucune critique à adresser ;

2° Des paragraphes obscurs, mystérieux, où les notions se télescopent avec une extraordinaire densité et où l'on perçoit indubitablement des sous-entendus et une volonté sourde de gauchissement.

Mais, à la réflexion, cette alternance s'explique très bien. C'est que le profeseur BORELLA se trouve dans une position très difficile. *Il veut faire admettre à la clientèle qu'il s'est choisie, une théologie gnostique et hindouiste* dont cette clientèle a précisément appris, depuis des générations, à se méfier.

Il faut donc qu'il atténue, le plus possible, les différences entre la doctrine pénétrante et la doctrine pénétrée. Il faut qu'il trouve de la GNOSE au tréfonds du catholicisme, et il faut qu'il trouve du catholicisme au tréfonds des doctrines hindoues.

Eh bien ! l'expérience du professeur BORELLA prouve justement que ce n'est pas si simple et que c'est même laborieux.

Il est vrai qu'il n'est pas le premier à faire ce travail. Toute l'école de pensée maçonnique a déjà beaucoup approfondi ce problème, et l'école guénonienne en particulier. Reconnaissons cependant que, dans ce type d'entreprise où il y a eu des devanciers de marque, le professeur BORELLA est un MAITRE.

Il semble que l'on puisse valablement le comparer à Teilhard de Chardin dont il possède d'ailleurs le style charmeur. Mais tandis que Teilhard était destiné à une clientèle PROGRESSISTE, du fait de ses théories d'évolution (donc de révolution), pour favoriser la création de la Démocratie chrétienne en France, *BORELLA*, à qui une célébrité analogue est vraisemblablement promise, *est fait pour un public traditionaliste et pour une manoeuvre pseudo-réactionnaire*.

D'ailleurs, l'examen de "La Charité profanée", auquel nous arrivons, va confirmer cette impression d'une doctrine que l'on a la volonté délibérée et insistante de SUPERPOSER au catholicisme romain, comme en étant la QUINTESSENCE ésotérique.

Nous n'aurons pas les moyens de suivre, d'un bout à l'autre, tout au long des 436 pages du livre, les étapes de la désacralisation, puis de la resacralisation de la Charité. Il faut nous contenter de saisir les THEMES MAJEURS du professeur BORELLA et de les comparer avec les thèmes correspondants de la Foi catholique. Nous examinerons ici quatre de ces thèmes majeurs, la Tripartition, l'Absolu métaphysique, la Divinisation finale et la Gnose du professeur BORELLA.

Mais il resterait bien d'autres thèmes très évocateurs à étudier, ce qui devra être fait plus tard, comme par exemple : l'Alchimie spirituelle, la Materia prima, l'Androgyne etc.

LA TRIPARTITION

La Tripartition est la théorie selon laquelle il existerait TROIS MONDES. C'est une très ancienne doctrine que le professeur BORELLA reprend et soutient dans "La Charité profanée", mais qui ne lui est pas particulière.

Avant d'exposer cette théorie, il est bon de rappeler le dogme de la Foi catholique concernant la composition générale de l'Univers. Il est résumé et formulé dans le Symbole de Nicée-Constantinople que l'on chante à la Messe dominicale : *"Credo COELI et TERRAE, VISIBILIUM OMNIUM et INVISIBILIUM"*. Le Ciel et les choses invisibles constituent le monde des ESPRITS, tandis que la Terre et les choses visibles constituent le monde des CORPS.

C'est une "vérité de foi". Nous savons, en outre, que ces deux mondes se correspondent et qu'ils ont entre eux une ANALOGIE. Le monde des corps est l'image du monde des esprits. On dit qu'il en est le SYMBOLE. On lit quelquefois cette expression très juste : "Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut". Mais il n'est pas question, dans la doctrine de l'Eglise, d'un TROISIEME MONDE. Il n'y en a que deux ; c'est pourquoi l'on dit que l'Eglise enseigne une cosmologie DUALISTE.

Le professeur BORELLA ne se contente pas de cette cosmologie dualiste. Il croit à l'existence de TROIS MONDES qu'il appelle : le monde spirituel, le monde subtil et le monde corporel.

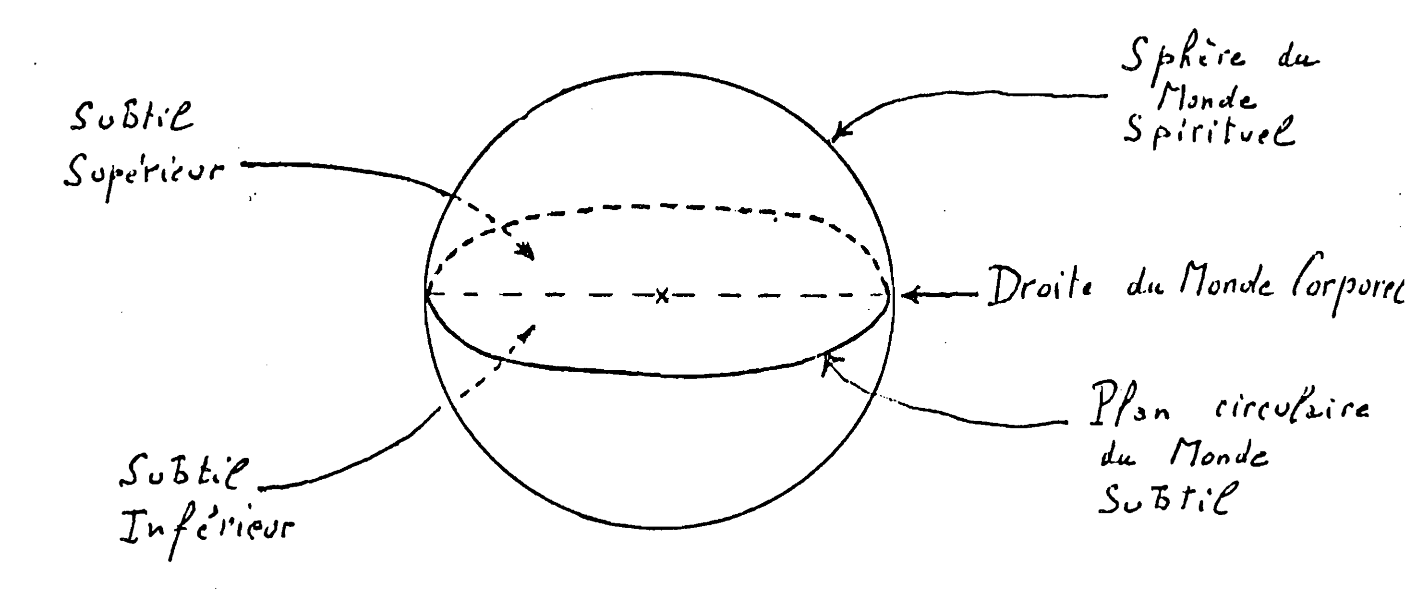
Le "monde spirituel" comprend DIEU, les ANGES, et les esprits humains. L'homme, en effet, possède un SPIRITUS, c'est-à-dire un intellect (en grec : Noûs).

Le "monde subtil" comprend les forces COSMIQUES SUBTILES, les DEMONS et les âmes humaines. L'homme possède en plus de son "spiritus" une ANIMA (en grec : Psyché).

Le "monde des corps" comprend les choses matérielles et les corps humains (en grec, le corps humain est le "soma").

Dans cette doctrine, l'homme est donc constitué de trois éléments qui n'appartiennent pas au même monde, puisque son "SPIRITUS" appartient au monde spirituel, son "ANIMA" appartient au monde subtil et son "SOMA" appartient au monde des corps.

La Tripartition de l'Univers se retrouve donc dans la constitution de l'homme. Elle est résumée, dans le livre "La Charité profanée", par un graphique comportant : une SPHERE qui représente le monde spirituel, un disque équatorial qui représente le monde subtil et un diamètre qui représente le monde corporel :



On voit que le "monde subtil" ainsi figuré par un "Plan circulaire" (ou disque) possède une face supérieure qui figure le monde subtil supérieur, et une face inférieure qui figure le monde subtil inférieur.

Il est indiqué, dans la légende du schéma, que les DEMONS et les FORCES DIABOLIQUES appartiennent au MONDE SUBTIL INFERIEUR et sont représentés par la partie inférieure du disque.

La Tripartition soutenue par le professeur BORELLA et le dualisme qui est la doctrine de l'Eglise vont évidemment entraîner des conséquences différentes en ce qui concerne : la place de l'âme dans le composé humain et le statut respectif des anges et des démons.

I - *Le composé humain* est constitué, dans la tripartition, de trois parties le corps, l'âme et l'esprit, dans le dualisme de deux parties seulement, l'âme et le corps.

Cependant, il faut bien savoir que la distinction entre SPIRITUS et ANIMA est parfaitement connue dans l'Eglise, mais elle y est définie autrement que dans la tripartition. Le plus célèbre des textes imposant cette distinction est le "Magnificat" "Magnificat ANIMA mea Dominum, et exultavit SPIRITUS meus in Deo salutari meo".

C'est le plus célèbre de ces textes, mais ce n'est pas le seul. Or, malgré l'existence de ces deux mots différents qui inclinerait à penser qu'elle distingue aussi deux substances différentes, l'Eglise a toujours statué en faveur du DUALISME, enseignant que l'homme est composé d'un corps mortel et d'une âme immortelle et désignant "spiritus" et "anima" non pas comme deux substances distinctes appartenant à deux mondes distincts, mais comme deux FONCTIONS différentes d'une SEULE et MÊME SUBSTANCE SPIRITUELLE.

Seulement, une circonstance a embrouillé les choses. Dans le langage courant, on a pris la partie pour le tout : l'ensemble de la substance spirituelle unique "anima" + "spiritus" est désigné par le même nom que l'une de ses parties et on l'appelle "âme" ; c'est un phénomène fréquent en linguistique : ainsi "l'humanité" désigne à la fois les hommes et les femmes, il n'y a pas de nom générique pour désigner l'ensemble des deux.

II - *Le Statut des Anges et des Démons.* La DEMONOLOGIE va être très différente dans le dualisme catholique et dans le système de la tripartition.

A - Dans la Démonologie de l'Eglise catholique, les anges et les démons sont tous de purs esprits qui appartiennent à la MEME NATURE ANGELIQUE. Les démons ne sont pas autre chose que des anges chassés du Ciel à la suite d'une épreuve, d'une prévarication, d'un jugement et d'une éviction. Ils ont été confinés dans les "ténèbres extérieures" non pas du fait de leur nature qui aurait été plus grossière, mais du fait de leur culpabilité !

Aucun des neuf choeurs des anges n'a été épargné par la contagion luciférienne de sorte qu'*il se trouve, parmi les démons, de grands séraphins et de grands chérubins d'une prodigieuse intelligence.* La limite qui sépare les bons des mauvais anges descend VERTICALEMENT et partage les hiérarchies angéliques en deux camps ennemis aussi "spirituels" l'un que l'autre. Un ange déchu est aussi "spirituel" qu'un ange fidèle, car sa chute n'a pas modifié sa nature.

Et vers qui les anges réprouvés attirent-ils l'homme ? Ils l'attirent vers l'état dans lequel ils se trouvent eux-mêmes, c'est-à-dire l'état d'ETERNELLE REPROBATION. Telles sont les réalités INVISIBLES du monde des esprits. Les chrétiens connaissent ces réalités grâce au magistère de l'Eglise qui jouit de l'inspiration et de l'assistance du Saint Esprit.

B - La Démonologie de la Tripartition, qui est adoptée par le professeur BORELLA et qu'il va puiser chez les gnostiques et les hindouistes, connaît évidemment l'existence des esprits auxiliateurs et des esprits néfastes parce qu'ils se manifestent sporadiquement, les uns et les autres, depuis le commencement du monde et que l'on ne peut pas ignorer ces deux classes d'esprits dont toutes les traditions font état. Mais doctrine étrangère à l'Eglise, elle n'est pas éclairée sur les réalités invisibles du monde des esprits, qui ne peuvent être connues que par une authentique révélation.

Dans la tripartition, les anges et les démons n'appartiennent pas au même monde, ils ne sont pas de la même NATURE.

Tous les anges font partie du monde "spirituel" ; or, tout ce qui est spirituel est réputé bon parce qu'attirant vers le haut. Les démons, au contraire, font partie du monde "subtil", c'est-à-dire semi-matériel, puisqu'on l'on y rencontre aussi des énergies cosmiques subtiles. Or, tout ce qui est matériel est réputé mauvais pour l'homme parce qu'attirant vers le bas.

Ainsi la limite entre les anges et les démons court horizontalement, laissant en haut les anges bons du monde spirituel et localisant en bas les démons mauvais parce que semi-matériels.

Et vers quoi les démons, ainsi définis, attirent-ils les humains ? Ils les attirent vers l'état dans lequel ils se trouvent eux-mêmes, c'est-à-dire vers l'état semi-matériel, donc bas et mauvais. Mais c'est un état qui est censé demeurer NATUREL et qui n'est donc pas donné comme ETERNEL. Il est dit soumis au rythme général et aux cycles de l'universelle nature.

Bien entendu, cette doctrine de la Tripartition ne change rien à la véritable composition et à la véritable nature du monde angélique et du monde infernal. Simplement elle ne les décrit pas tels qu'ils sont en réalité. Et elle va entraîner dans son irréalisme ceux qui vont organiser des VOIES CONTEMPLATIVES à partir de ses postulats.

Or, quel est le rôle des voies contemplatives si ce n'est de mettre en contact avec le monde des esprits ? Des voies contemplatives réglées selon les doctrines de la tripartition vont certes mettre l'homme en garde contre les démons définis comme des êtres subtils, semi-matériels, capables de stimuler en eux la "psyché". Le professeur BORELLA aime à répéter que "le serpent symbolise les vibrations du monde subtil". Sur ce point, il y a donc une certaine ressemblance entre les deux doctrines que nous comparons.

Mais ces méthodes de méditation vont orienter l'homme vers le monde spirituel sans aucune réserve, sans aucune méfiance, en vertu du principe que tout ce qui est spirituel attire vers le pôle bénéfique de la "Manifestation". *Elles ignoreront qu'il existe de grands démons raisonneurs et LOGICIENS IMPLACABLES qui attirent vers les plus hauts sommets de l'esprit, mais de l'esprit de révolte,* et que ces logiciens sont habiles à provoquer le dialogue. Que peut-on attendre de voies contemplatives réglées sur la base d'une telle ignorance ?

Le professeur BORELLA présente la Tripartition comme une doctrine couramment admise par les auteurs ecclésiastiques anciens et modernes. Et il parvient en effet à en donner l'impression, mais comment y parvient-il ? Il écrit, comme si cette question n'avait jamais été réglée et comme si elle était encore en discussion, ce qui lui permet de faire état des avis divergents des apologistes et des Pères : c'est, d'ailleurs, un procédé qu'il emploie fréquemment.

L'ABSOLU METAPHYSIQUE

Le professeur BORELLA consacre de nombreuses pages à traiter de la Trinité divine au sein de laquelle il place, avec raison d'ailleurs, l'origine première de la charité. Il est bien exact, en effet, que l'amour de l'homme pour Dieu et pour le prochain est le reflet de l'amour de Dieu pour lui-même.

Mais il parle de la Trinité d'une manière qui ne nous est pas habituelle. Il utilise surtout des termes ABSTRAITS, ce qui correspond de sa part à un esprit de système, car, plaçant la métaphysique au-dessus de la Religion, sa tendance est d'exposer la Religion en termes métaphysiques.

Il abandonne donc, le plus possible, le vocabulaire traditionnel de la théologie, qui est d'inspiration anthropomorphique (Père, Fils, Personne, Génération, Adoption, Royauté, Rachat, Conception...) pour adopter des expressions NEUTRES et ABSTRAITES, qui lui semblent d'une portée plus générale.

Pour désigner Dieu, il écrira de préférence : la Divinité, la Déité, le Principe ou mieux encore l'ABSOLU. Et il dira par exemple : "Nous pouvons aussi bien représenter le PRINCIPE par un point, CENTRE TRANSCENDANT de la sphère cosmique, que par une SPHERE INFINIE qui enveloppe de toutes parts le point cosmique". (Page 353)

Notons au passage ces deux images inversées : dans la première image, le point central représente le "Principe" et la sphère représente l'Univers, et, dans la

deuxième image, c'est le contraire. Nous en concluons tout naturellement que, si l'on peut ainsi inverser l'image, c'est que la position relative du Principe et de l'Univers sont interchangeables et donc qu'ils se confondent. C'est un point de doctrine qui méritera d'être étudié séparément. Nous le ferons quand nous examinerons l'IMMANENCE dans les thèses du professeur BORELLA.

Dans "La Charité profanée", la vie intérieure de la Trinité est décrite comme un MECANISME METAPHYSIQUE. Il en résulte une impression de grande logique, mais en même temps l'impression d'un IMPLACABLE DETERMINISME. La théologie trinitaire, ou plutôt la métaphysique trinitaire du professeur BORELLA devra faire l'objet d'une étude approfondie quant à ses sources et à ses conséquences, étude qui dépasse le cadre de ce travail.

Ce qu'il faut mettre tout de suite en évidence, c'est la notion d'un AU-DELA DE DIEU. Cette notion revient très souvent sous sa plume, selon diverses formes. Il existe, pour lui *"UN ABSOLU de DIEU, AU DELA même des Réalités trinitaires"*.

Une question se pose alors immanquablement à l'esprit : comment peut-on aller "au-delà des Réalités trinitaires", surtout s'il s'agit de trouver l'ABSOLU ?

Mais celui qui se pose cette question prouve qu'il n'a pas bien compris la théologie du professeur BORELLA, de l'abbé Stéphane et de René Guénon. Souvenons-nous, en effet, que dans le schéma de l'abbé Stéphane, au-dessus de Dieu qui est l'ETRE par excellence, siège l'HYPERTHEOS qui est l'ESSENCE ABSOLUE.

Cet "hyperthéos" n'est pas une personne vivante, c'est un ensemble d'entités, un ensemble de principes, d'archétypes, d'idées et de nombres. Et c'est cet ensemble qui nous est présenté comme constituant un ABSOLU, comme l'ABSOLU, et par rapport à cet absolu métaphysique, le Dieu trinitaire n'est que RELATIF puisqu'il est différencié.

Or, chez le professeur BORELLA, l'hyperthéos métaphysique n'est pas un thème simplement lyrique ou épisodique. C'est un principe tout à fait essentiel qui domine tout son ouvrage. Voici, par exemple, un passage où l'Univers est décrit comme une immense cour céleste : *"Voici donc la Terre et le Ciel conviés à célébrer la splendeur du Père. Voici l'immensité cosmique des hommes et des choses, embrassée dans le cercle infini de l'Esprit Saint, rassemblée autour de l'Agneau mystique. Voici les armées célestes autour de la Vierge couronnée. Voici le TRISAGION éternel qui monte vers la THEARCHIE SUR-ESSENTIELLE"*. (page 364) (2)

Essayons de comprendre cette dernière phrase. Le "Trisagion", c'est évidemment le "Trois fois Saint", selon l'expression de l'Eglise grecque, c'est-à-dire la Trinité. Or, voilà que cette Trinité, ne se suffisant plus à elle-même, monte vers quelque chose de plus haut qu'elle. Et vers quoi monte-t-elle ? Vers la "Théarchie sur-essentielle", c'est-à-dire vers cette super-divinité qui est au-dessus de l'ETRE et qui se trouve dans le domaine de la pure ESSENCE.

Cette "Théarchie sur-essentielle" est donc bien la même chose que l'Hyperthéos de l'abbé Stéphane et que le "Principe suprême" de René Guénon. Tel est l'ABSOLU métaphysique du professeur BORELLA, qui n'est pas contenu en Dieu, qui est situé "AU DELA DE DIEU".

---

(2) Nous profitons du caractère mystique accusé de ce texte pour faire remarquer combien les expressions utilisées peuvent être trompeuses, notamment l'allusion à la Vierge couronnée qui n'est autre que la Sophia des Gnostiques. Cette utilisation *"glissante"*, frauduleuse, pose un problème très général que nous examinerons un jour. Voir également, page 19, le mot "immaculé".

En somme, on a évacué l'INFINI hors de la Trinité. Et on ne laisse subsister dans la Trinité que le RELATIF, un relatif suréminent, certes, mais un relatif tout de même, puisque, pour trouver l'ABSOLU, la Trinité est obligée de sortir d'elle-même.

LA DIVINISATION FINALE

La doctrine des "fins dernières" chez le professeur BORELLA serait elle aussi à étudier très à fond. Aujourd'hui, nous noterons seulement quelques points essentiels qui nous mettront sur la voie des sources auxquelles il puise et de ses intentions transformatrices.

Nous remarquerons, dans l'ensemble de son exposé, cette RICHESSE d'expression dont nous avons déjà parlé et qui est ici particulièrement sensible. Richesse qui aboutit à compliquer les choses simples et à les rendre obscures.

Nous observerons ensuite que, dans "La Charité profanée", on n'entend jamais parler ni du jugement, ni de la damnation. La réprobation éternelle n'est pas envisagée, et, par cette ABSENCE de REPROBATION, la doctrine du professeur BORELLA s'apparente aux conceptions orientales des CYCLES COSMIQUES.

Les conceptions cycliques sont fondées sur l'idée que l'Univers est soumis à des recommencements réguliers et indéfinis. Elles excluent donc toute notion de récompenses éternelles et de châtiments éternels. L'homme n'échappe à la "ROUE des CHOSES" que s'il parvient à se dissoudre dans le Principe suprême, parce que le Principe suprême est INDIFFERENCIE, et donc immuable.

Le livre du professeur *BORELLA va nous suggérer,* qu'après tout, *la VISION BEATIFIQUE de la doctrine catholique n'est rien d'autre que l'immersion de l'âme dans la "Suprême Déité".* Mais il nous le suggère avec beaucoup de précautions, si bien que sa doctrine des FINS DERNIERES ne ressort pas nettement et qu'en tous cas, elle n'apparaît pas à une lecture cursive.

Son raisonnement commence d'une manière classique. La charité, quand elle n'est pas profanée, mais re-sacralisée, conduit l'homme "in divinis" où il jouit de la VISION BEATIFIQUE. Et il nous le dit conformément à la doctrine catholique la plus authentique. L'expression de "vision béatifique" est répétée plusieurs fois, dans un sens parfaitement orthodoxe. On peut donc penser, quand on lit rapidement, que le professeur BORELLA adhère sans réserve à la doctrine catholique des fins dernières.

Malheureusement, le livre ne contient pas seulement des passages orthodoxes ; ce que nous prenions au début pour la "Vision béatifique" classique, fait place peu à peu à un processus de divinisation, à un "éternel passage du relatif à l'Absolu", à une IDENTIFICATION SUPREME qu'il nous faut maintenant examiner.

Mais, avant de décrire ce processus, nous rappellerons la doctrine catholique sur cette question, afin de conserver présente à l'esprit la doctrine exacte. On sait que la Vision béatifique est la récompense des élus. Elle consiste à voir DIEU FACE à FACE, à voir Dieu TEL QU'IL EST et non plus seulement "à travers [illegible] comme la foi nous le fait apercevoir sur la Terre.

La Vision béatifique est aussi une PARTICIPATION à la VIE DIVINE. L'homme passe à un état de plus grande proximité avec Dieu. La transformation qu'il subit s'appelle la GLORIFICATION.

De tous temps, la question s'est posée de savoir si, dans ce nouvel état, la fragile personnalité humaine ne disparaissait pas, comme brûlée par l'incandescence divine. La "participation" béatifique ne serait-elle pas une DIVINISATION totale ?

On a parfois exprimé cette question de la manière suivante : "La vision béatifique est-elle un phénomène CREE ou INCREE ?" Et Saint Thomas a résumé l'opinion commune des Docteurs et du Magistère en répondant à cette question : "La vision béatifique est INCREEE dans son objet qui est Dieu, mais elle est CREEE dans son sujet qui est l'homme créé".

Saint Thomas laisse donc subsister la DUALITE de l'objet divin et du sujet humain. L'élu "participe" à la vie divine, mais il ne reçoit pas Dieu dans sa totalité. Il ne se confond pas avec Dieu. Une excellente formule pour décrire la vision béatifique est celle de FUSION SANS CONFUSION. Il y a "fusion" puisque la lumière divine ou plutôt la présence divine pénètre la personne de l'élu qui a la sensation de "SE PERDRE EN DIEU". Mais il n'y a pas "confusion", puisque la personne de l'élu conserve sa cohésion. Il y a toujours une immensité de Dieu dans laquelle l'élu ne pourra pas pénétrer et qui lui restera mystérieuse. "Dieu ne donne pas sa gloire".

Un des arguments que l'on donne en faveur du maintien de cette DUALITE, c'est la conservation au Ciel de la charité ; les deux autres vertus théologales disparaissent faute d'objet. La vertu de FOI n'a plus lieu de s'exercer puisque nous voyons "face à face". Et la vertu d'ESPERANCE n'a plus d'objet, elle non plus, puisque nous tenons ce que nous espérions.

Si la Charité demeure, comme dit Saint Paul, c'est précisément parce que son objet divin et son sujet humain demeurent eux aussi. Telle est, résumée en langage courant, la théologie de l'Eglise concernant la vision béatifique.

Le professeur BORELLA ne se satisfait pas de cette théologie. Bien sûr, il l'admet au départ, mais il va la transformer et cette transformation porte sur deux plans.

1° La PARTICIPATION à la vie divine, qui constitue le bonheur des élus, va devenir peu à peu une véritable DIVINISATION. Il commence donc par citer Saint Thomas : "La vision béatifique est CREEE quant à son sujet qui est l'homme créé". Mais à cette citation de Saint Thomas, il ajoute tout de suite cette rectification : "Cette création de la Béatitude DEIFIANTE dans l'homme est une nouvelle création". On remarque l'accentuation dans le sens de la "Déification". Plus loin, il précise que cette *Déification met fin à l'ILLUSION SEPARATIVE*.

Il pense, en effet, que dans l'état de nature l'homme vit dans l'illusion de sa séparation avec Dieu. C'est une illusion, puisque, en réalité, il n'est pas séparé de Dieu qui lui est immanent. Et quand la Charité l'aura enfin conduit auprès de Dieu, et qu'une création nouvelle l'aura divinisé, l'illusion séparative" sera abolie.

On voit que, là encore, le professeur BORELLA s'attache à réduire, et même à supprimer, la distance qui existe entre l'homme et Dieu, entre la créature et le Créateur.

2° La divinisation de l'homme, dans la vision béatifique, va porter encore sur un plan plus élevé. Saint Thomas, là aussi, est au point de départ de son raisonnement, mais il n'est plus au point d'arrivée.

Saint Thomas précise que la vision béatifique, opération de la Grâce, nous communique la vie divine à un degré beaucoup plus intense qu'elle ne se communique à nous sur la terre par son simple amour du Créateur ; et il dit ceci : "La Grâce nous ouvre sur la Nature divine telle qu'elle est en soi AU SEIN de l'insondable Trinité". (Dictionnaire de Spiritualité).

Et le professeur BORELLA commente immédiatement cette proposition thomiste en la modifiant notablement. Il écrit : "Et donc, elle (la Grâce) nous ouvre à l'ABSOLU de Dieu AU-DELA même des Relations trinitaires". (page 444). Il fait ainsi subir, à la phrase qu'il cite, deux modifications :

1°. L'expression "La Nature divine" est remplacée par "l'Absolu de Dieu", ce qui introduit une distinction, en Dieu, entre le relatif et l'absolu.

2° La formule *"AU SEIN de l'insondable Trinité"* est remplacée par la formule *"AU-DELA même des relations trinitaires"*, ce qui réintroduit la notion d'un AU-DELA de DIEU, que nous avons, d'ailleurs, déjà rencontrée. Notion qu'il confirme et que, même, il accentue, dans un paragraphe suivant, lorsque, nous expliquant que c'est la Charité qui opère ce mystère de la déification, il précise : "La Charité qui est la substance de ce mystère à tous les degrés... jusqu'à la spiration d'amour qui souffle éternellement entre le Père et le Fils et par où la RELATIVITE des hypostases trinitaires s'épanouit et s'unifie au sein même de l'ABSOLU". (page 149)

Prenant donc comme point de départ une formule thomiste qui maintient, dans la participation béatifique à la vie divine, la DISTINCTION entre l'OBJET divin et le SUJET humain, le professeur BORELLA, à la suite de petites transformations insensibles, nous fait assister à des "immersions" simultanées : l'IMMERSION de l'élu dans la Trinité par la béatitude DEIFIANTE et l'IMMERSION de la Trinité dans l'ABSOLU par résorption des Relations trinitaires.

En somme, l'élu est entraîné dans l'Absolu par le mouvement même des Relations trinitaires (c'est-à-dire des personnes divines) qui tendent à s'unifier. Mais cet Absolu n'est pas intérieur à Dieu, puisque l'on nous répète qu'il est AU-DELA de Dieu (ce que la notion d'HYPERTHEOS nous avait déjà appris).

Cette conclusion est donc très éloignée de la doctrine catholique, et on comprend que le professeur soit obligé de s'exprimer avec beaucoup de nuances, beaucoup de science et même qu'il entoure ses expressions d'une certaine obscurité. Car il en arrive ici à un point où il ne peut plus éviter le reproche de préparer l'élu à un véritable *NIRVANA*.

Et, d'ailleurs, il n'ignore pas cette objection, puisqu'il y répond. Mais il répond sans prononcer le mot de "NIRVANA", dont la seule sonorité serait malencontreuse et éveillerait des rapprochements trop précis. Il se sent, d'ailleurs, assez à l'aise pour répondre à cette objection, car lui-même ne croit pas "que la créature soit entièrement résorbée dans l'homogénéité d'un ABSOLU MASSIF" (page 149). Il ne croit pas à l' "identification MASSIVE" qu'il appelle aussi l' "identification MONISTE" (car telle est la fin dernière dans les doctrines qui font du Créateur et de la créature une seule et même substance).

Et il n'y croit pas parce qu'il n'est pas "moniste". Pour lui, l'élu qui jouit de la vision béatifique ne "s'identifie pas" avec le DIEU-COSMOS. C'est pourquoi il peut dire qu'il n'admet pas l' "identification MASSIVE", c'est-à-dire la noyade dans le Grand TOUT.

Mais alors, quelle est donc, après toutes ces circonlocutions, sa doctrine positive ? *Ce qu'il préconise, c'est*, plutôt qu'une "immersion" *une SUBLIMATION dans cette zone idéale* qui transcende toutes les déterminations créées et qu'il appelle *l'HYPERTHEOS*. Telle est, d'ailleurs, strictement, la doctrine de René Guénon, le chef de l'école, qui, lui non plus, ne se sent pas panthéiste au sens courant du mot et s'en défend vigoureusement.

Comment le professeur BORELLA va-t-il s'y prendre pour faire accepter cette SUBLIMATION à ses lecteurs catholiques traditionnels ? Il faut reconnaître que les

explications du professeur BORELLA sur ce point sont obscures. C'est seulement par un travail d'approfondissement que l'on arrive à comprendre ce qu'il dit, et comme aa pensée profonde est cohérente, on parvient quand même à la saisir.

Pour rester crédible face à des catholiques, il ne faut pas qu'il abandonne complètement le DUALISME. C'est là une précaution essentielle. Aussi, après avoir, page 406, soutenu que *"l'intellect, dans cette vision (béatifique), est transformé en Dieu lui-même"*, il se déclare, page 419, hostile à toutes les théories "qui nient l'IRREDUCTIBLE DUALITE du Créateur et de la créature".

Il va donc se débattre pour essayer de concilier les deux points de vue. Sans maintenir la DUALITE en elle-même, il ne va cependant pas la détruire. Comment cela ? Il va seulement la TRANSCENDER. Il dit : "NI DISTINCTION DUALISTE, NI IDENTIFICATION MASSIVE", page 408.

Telle est la position "transcendante" qu'il adopte, et, dans le dernier paragraphe du livre, il précise comme suit sa pensée : *"Il y a la vérité de la SUPREME DEITE qui, étant AU-DELA de la dualité comme de l'unité, les contient et les conçoit en elle de manière IMMACULEE, si bien qu'en elle seulement le relatif et le créé sont ce qu'ils doivent être". (page 419).*

Il nous reste à comprendre ce que veut dire l'expression "de manière immaculée". Pour cela, il nous faut remonter bien plus haut dans le livre où le professeur BORELLA en a donné le sens : "immaculé" signifie "indifférencié", car toute différenciation est un défaut, dit-il. Et la Vierge Marie est "immaculée" parce qu'elle provient du plus profond de l'Absolu divin, où rien n'est différencié. (3)

Si donc, dans la phrase que nous venons de citer, nous remplaçons immaculé par indifférencié, nous obtenons ceci : "La Suprême Déité conçoit la DUALITE et l'UNITE d'une manière INDIFFERENCIEE". Nous en concluons aussitôt que, dans cette Déité, "le relatif et le créé ne sont ce qu'ils doivent être" que quand ils ont disparu. En effet, s'ils sont contenus et conçus d'une manière "indifférenciée", c'est qu'ils ont disparu comme tels et qu'ils se sont dissous dans l'Absolu. Il en est de même du malheureux élu.

Mais alors, quand nous lisons attentivement le texte touffu et complexe du Professeur BORELLA, *quelle différence trouvons-nous entre l'IDENTIFICATION MASSIVE qu'il repousse et l'IDENTIFICATION IMMACULEE qu'il enseigne ?*

Il y a, peut-être, une différence dans les modalités, mais il n'y en a pas dans le résultat qui est le même :

- l'identification massive des doctrines monistes et panthéistes est une NOYADE dans le Grand Tout : il y a identification "à la Masse",

- tandis que *l'identification "immaculée" est une"EVAPORATION" dans la Suprême Déité* (le "Principe suprême", de René Guénon).

Dans les deux cas, la divinité devient un monstre qui dévore ses enfants sous prétexte de les exalter.

---

(3) Voir la note (2), page 15.

Nous sommes bien obligés de constater qu'en écoutant le professeur BORELLA parler des Fins dernières, on se retrouve très éloigné de "La Maison du Père" et du "Royaume des Cieux", dont l'Evangile nous annonçait la "Bonne Nouvelle".

LA GNOSE du Professeur BORELLA

Le mot "GNOSIS" est un mot grec qui signifie "SCIENCE". On le rencontre souvent dans l'Ecriture sainte et surtout dans le Nouveau Testament dont presque tous les Livres ont été écrits en grec. On le trouve aussi couramment dans les ouvrages de doctrine des Pères grecs, ce qui est compréhensible, puisqu'ils n'ont pas d'autre mot que "gnose" pour dire "science".

Il existe, en effet, une SCIENCE DE LA FOI. Cette science religieuse est l'exercice légitime de la raison appliquée aux choses de la Religion. C'est un besoin pour l'esprit que d'éclaircir et de coordonner, dans le langage humain, les grandes notions fournies par la Révélation dans le mystérieux langage des "Ecrivains sacrés". Cette science religieuse est la PHILOSOPHIA KATA KRISTOS, la "Philosophie selon le Christ" que les Pères grecs appellent également "gnosis" et qui n'est pas autre chose que l'étude approfondie de l'Ecriture et des Dogmes.

Mais il faut bien se rappeler aujourd'hui que *le mot GNOSIS ne passa jamais chez les Latins ni dans la langue latine*. On ne le retrouve, ni dans les traductions de l'Ecriture sainte, ni dans les textes doctrinaux.

Dans les textes de l'Ecriture, il fut toujours traduit par SCIENTIA. C'est ainsi que Saint Jérôme, dès les premiers versets de la Vulgate, écrit : "Lignum scientiae boni et mali" (l'Arbre de la Science du bien et du mal). Dans le Nouveau Testament, il dira, par exemple : "Le Verbe est la Science (SCIENTIA) éternelle du Père". Ou encore, cette réflexion de Notre-Seigneur : "Vous avez ôté la clef de la science (SCIENTIA, dans le texte), vous-mêmes n'êtes pas entrés et vous avez empêché les autres d'entrer". On pourrait multiplier les exemples. On ne rencontre jamais "gnosis" dans l'Ecriture traduite en latin.

Dans les traités doctrinaux, il en est de même. On y trouve, selon les auteurs, SCIENTIA et PHILOSOPHIA, comme nous venons de le voir, mais aussi COGNITIO qui veut dire "connaissance". Un autre mot est, quelquefois aussi, employé dans le même sens, c'est SAPIENTIA, qui signifie "Sagesse", mais qui est le plus souvent réservé à une des perfections de la Pensée divine. En résumé : pas de "gnosis" chez les Latins. La "science religieuse" est désignée par un autre mot.

Seulement, un phénomène historique s'est produit qui est venu troubler le sens initial du terme "gnosis". A côté de la science religieuse orthodoxe, *il se créa, au cours des IIe et IIIe siècles, une science religieuse HETERODOXE* qui se sépara de la Foi pour réaliser un *amalgame des doctrines du vieux monde,* doctrines juives et païennes, agglutinées avec des dogmes récemment issus de la Révélation évangélique.

Les ouvriers et les adeptes de cette science religieuse hétérodoxe se faisaient appeler "les Savants", c'est-à-dire les *"Gnostiques"*. Car, "savants", ils l'étaient, certes, à certains égards. Pourquoi "les gnostiques" ? Parce que cette fameuse science hétérodoxe a d'abord sévi en pays de langue grecque et surtout à Alexandrie, de sorte que la science de ces savants s'appela tout naturellement la "GNOSE".

Des gens d'Eglise comme Saint Clément d'Alexandrie et Origène, tous deux alexandrins et de langue grecque, eurent à lutter contre cette fausse science en lui opposant la vraie science religieuse chrétienne que, dans leur langue grecque, ils ne pouvaient pas nommer autrement que la VRAIE GNOSE.

De sorte que l'Eglise grecque n'a pas pu échapper à la rivalité de DEUX GNOSES, la vraie et la fausse.

C'est une chose qui n'est pas arrivée dans l'Eglise latine, où les deux sciences rivales ont tout de suite porté des NOMS DIFFERENTS. Car, bien sûr, le territoire latin n'a pas échappé à la contagion et la fausse science s'y est répandue aussi, faisant la guerre à la "scientia" de l'orthodoxie. Mais elle fut d'emblée et définitivement désignée par son nom grec et initial de GNOSE qu'elle a conservé depuis, ses adeptes étant appelés "gnostiques". Telle fut la situation dans l'Eglise latine.

Et telle est encore la situation aujourd'hui dans l'Eglise latine. Mais peut-être pas pour longtemps désormais. Car *l'école maçonnique* n'a jamais abandonné, ni le mot de gnose, ni la chose elle-même. Et elle *voudrait obtenir de l'Eglise la REHABILITATION de l'esprit gnostique, comme elle vient d'obtenir la REHABILITATION de l'esprit protestant,* débouchant ainsi sur l'oecuménisme. Mais il faut reconnaître que, jusqu'à présent, ses efforts ont été vains et que le seul terme de "gnose" déclenche encore un salutaire réflexe de crainte chez les catholiques traditionalistes.

Il est possible que le professeur BORELLA réussisse, grâce à son talent et à ses appuis, là où la Franc-Maçonnerie a échoué jusqu'à maintenant. Que veut-il, en effet ? Il voudrait que l'on donne désormais, à la Gnose historique des IIe et IIIe siècles, le nom de GNOSTICISME, et cela afin de libérer le mot "gnose" pour désigner la "science religieuse", en général, comme c'est le cas dans l'Eglise grecque. Lui-même donne l'exemple d'une large utilisation, comme nous allons le voir dans ce passage de "La Charité profanée".

"... Les deux textes de Saint Paul les plus essentiels sur la charité se terminent précisément sur l'affirmation de la GNOSE DIVINE. Sans doute y a-t-il une GNOSE qui enfle d'orgueil, mais par la charité, nous obtiendrons la GNOSE du PLEROME divin et, par la charité, je connaîtrai comme je suis connu, c'est-à-dire la GNOSE que j'aurai de Dieu sera la GNOSE même que Dieu a de moi (page 240)."

Puis, page 241, il continue : "Est-ce à dire que telle est la GNOSE divine à laquelle nous conduit l'amour ? Savoir que Dieu est Amour ? Assurément. Mais il faut dire plus. Si la charité est la porte de la GNOSE, c'est qu'en Dieu lui-même, l'amour est la porte de la GNOSE, ou encore, c'est que Dieu ne se révèle et ne se connaît qu'à travers son Amour. Il se connaît dans le Fils, GNOSE SUPREME, par l'Esprit Saint, Suprême Agapé", page 241.

ϖϖϖϖϖϖϖϖϖϖϖ

Il faut maintenant rechercher quelle est la DEFINITION que le professeur BORELLA donne à ce mot. Ecoutons cette définition : "Aujourd'hui, si l'on a le droit d'être mille fois marxiste, on n'a pas le droit d'être une fois gnostique".

"Le mot de GNOSE, décalque du grec "gnosis" signifie connaissance. S'il est utile de l'employer, c'est parce qu'il s'agit non d'une connaissance ordinaire, mais d'une CONNAISSANCE SACREE. Et non seulement, elle est sacrée dans son OBJET qui est la divine ESSENCE, mais elle l'est aussi dans son MODE qui est une participation à la connaissance que Dieu a de lui-même" (page 387).

La gnose du professeur BORELLA est donc une connaissance obtenue par la voie mystique. Il n'en fait pas mystère et même il insiste : "Comme on refuse aujourd'hui toute connaissance mystique de Dieu, on ramène la théologie à une connaissance purement RATIONNELLE.., qui ne se distingue pas de la spéculation philosophique..."

"On a OUBLIE qu'il existe une autre connaissance, qui n'est pas ratiocination, mais REALISATION ; c'est un "connaître" qui est aussi un "être", savoir la Gnose que le Saint Esprit actualise en nous et qui est le fondement interne de la Sainte Théologie".

Le professeur BORELLA se plaint donc de ce que la théologie se réduise actuellement à une spéculation rationnelle. Il se plaint de ce que l'on ait oublié la connaissance directe, intuitive et mystique de Dieu, connaissance qui doit être appelée "gnose " et dont il demande qu'elle redevienne le fondement de la théologie.

La position ainsi prise appelle trois sortes de réflexions :

1° Qu'il y ait une connaissance mystique de Dieu, c'est absolument indiscutable. La THEOLOGIE MYSTIQUE étudie précisément cette connaissance, ses modalités et ses limites. Elle est une discipline riche en documents, en ouvrages, en traités didactiques, en dictionnaires etc.

Saint Jean de la Croix a été proclamé Docteur de l'Eglise, en 1926, par Pie XI. On lui a donné le nom de DOCTEUR MYSTIQUE, parce qu'il a écrit sur ces très délicates et très importantes questions, avec une grande expérience personnelle et une autorité définitive.

On ne peut dire que l'Eglise, même moderne, ait OUBLIE la connaissance mystique, mais cette connaissance n'a jamais été appelée "gnose".

2° Le professeur BORELLA voudrait que "ce connaître, qui est aussi un être et que le Saint Esprit actualise en nous, devienne le fondement interne de la Sainte Théologie". Ce serait là une totale innovation ; il n'en a jamais été ainsi dans le passé. La théologie, qui est la science religieuse, tient compte évidemment de la connaissance mystique dans les limites reconnues, mais elle ne se contente pas des données de cette sorte. Elle est une science qui raisonne avec l'assistance du Saint-Esprit sur les textes de la REVELATION PUBLIQUE (c'est-à-dire l'Ecriture et la Tradition) et, en particulier, sur les RECITS EVANGELIQUES qui sont des relations objectives et qui n'ont rien de mystique.

Ce que propose le professeur BORELLA est tout à fait disproportionné avec la véritable valeur de la mystique, qui reste un mode de connaissance accessoire et surtout un mode de connaissance "personnelle".

3° Les modalités de la "connaissance gnostique" qui est proposée ne sont pas assez explicitées ici pour que l'on puisse en juger convenablement. Mais on est bien obligé de se poser des questions, car le peu que l'on nous en dit n'est pas très rassurant. Comment cette gnose est-elle définie ?

- Elle est située "au delà du langage et pourtant l'intellect la perçoit EN UN ECLAIR" (page 419).

- Elle est "un connaître qui est aussi un être".

- Ou encore : "Elle n'est pas ratiocination, mais REALISATION".

Or, *ce mot de REALISATION est précisément celui dont se servent René Guénon et ses disciples pour désigner le résultat, sur l'esprit humain, de l'ILLUMINATION*, initiatique ou spontanée. C'est ainsi, par exemple, que l'état de "réalisation" est l'aboutissement des voies contemplatives hindouistes.

Il est évident qu'un catholique moyennement instruit va demander des explications. Or, aucun chapitre de "La Charité profanée" n'est consacré aux modalités de cette "gnose contemplative", de cette mystique gnostique que le professeur BORELLA désire répandre dans les milieux catholiques traditionnels.

Comment règle-t-il, en particulier, la question, si importante en mystique, du *DISCERNEMENT des ESPRITS ?* Il n'en parle pas. Par contre, ce qui est certain, c'est que sa démonologie et celle de l'Eglise ne coïncident pas.

Elles ne placent pas au même endroit la limite entre les bons et les mauvais anges. Pire encore : elles ne donnent pas, des bons et des mauvais anges, la même définition.

Dès lors, qu'appelle-t-il démons ? Et qu'appelle-t-il anges ? Sur ces deux points, il est certain qu'il est en désaccord avec l'Eglise. Par conséquent, quel est le DEGRE de SECURITE de la mystique gnostique ? Et n'est-on pas en droit de craindre que *cette mystique gnostique du professeur BORELLA* ne soit tout simplement *une FAUSSE MYSTIQUE ?* Ce serait donc une "fausse mystique" qui deviendrait "le fondement interne de la sainte Théologie". (pages 387 et suiv.).

ଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓଓ

Mais alors que risque-t-il de se passer maintenant ? Il est probable qu'étant donné sa notoriété, son talent, *et ses appuis,* le professeur BORELLA sera écouté et imité. On va faire ce qu'il demande et le mot de GNOSE va se répandre dans la terminologie catholique courante.

Il est facile de prévoir le résultat de cette acclimatation ; le mot y produira deux sortes de ravages, des ravages dus à l'acception et à l'impulsion MYSTIQUE que le professeur BORELLA lui communique, et des ravages dus au sens HISTORIQUE dont il est irrémédiablement chargé.

RAVAGES MYSTIQUES - La "Science" religieuse, SCIENTIA, va devenir "GNOSIS" puisque c'est cela qui est souhaité. Elle va être assimilée et confondue avec la "connaissance gnostique". Et le contenu notionnel de cette gnose, autrement dit les DONNEES de cette mystique, vont être fournies comme FONDEMENTS INTERNES à la théologie, comme matériaux de travail à la théologie future.

Le résultat de cet enrichissement va se faire sentir, à long et à court terme dans l'avenir, mais aussi avec effet rétroactif, dans le passé.

Dans l'avenir, on va recueillir les données de la "connaissance" ILLUMINATIVE de Dieu, puis de la "connaissance INITIATIQUE" de Dieu, tout au moins de ce qui peut s'appeler "Dieu" dans ce type de connaissance : ce sera l'Absolu. La Suprême Déité, le Métacosmos, le Principe suprême, voire même l'Androgyne, puisqu'il est l'archétype primordial.

Ce sont donc des entités qui n'existent que dans l'esprit humain, ou qui proviennent d'on ne sait quel "monde subtil" ou "monde spirituel".

Voilà qui va soulever des problèmes insolubles dans l'état actuel de l'épiscopat, du clergé et des fidèles, à cause du manque général d'instruction dans ces matières. *Les notions les plus étrangères à la Religion catholique vont s'infiltrer par ce canal.* C'est l'évidence même. C'est tellement assuré d'avance que l'on se demande si ce n'est pas tout simplement le but visé.

Dans le passé, on va admettre comme "théologiques" -parce que "gnostiques"- et cela avec effet rétroactif donc, *les données provenant des faux mystiques que l'Eglise a voulu jusqu'à présent maintenir à l'écart.*

On pense surtout à Maître ECKART. Puis ce sera le tour de Jacob BOEHME, puis de SWEDENBORG et de tous les autres théosophes. Autant d'écrivains auprès desquels on viendra chercher la "Sainte Théologie", comme s'ils étaient de vrais docteurs de la foi. La science de la foi changerait alors de visage et de contenu.

A s'en tenir à la seule définition d'ordre mystique du professeur BORELLA, le mot de GNOSE va entrer dans le vocabulaire catholique porteur d'une bonne charge de dynamite.

RAVAGES du fait de l'HISTOIRE - On ne va pas prononcer couramment le mot de "Gnose" sans déclencher les REFLEXES CONDITIONNES qui s'y rattachent immanquablement. Et quels sont les réflexes "gnostiques" ? Ce sont des réflexes d'AMALGAME, car tout le monde sait que *la gnose, c'est le paganisme et le christianisme faisant bon ménage*. C'est Jésus et Bélial s'embrassant, au lieu de se combattre.

Ce qui va passer, avec le mot, c'est un engouement pour la RELIGIOSITE UNIVERSELLE, toutes confessions confondues. Ce qui va revenir avec le mot, ce sont toutes les notions fausses ou ambiguës dont l'Eglise s'était soigneusement débarrassée. Réhabiliter la Gnose, c'est REHABILITER le DEPOTOIR. C'est aller se fournir à la DECHARGE.

Ce serait positivement de la FOLIE que de vouloir introduire le mot de "gnose" dans la terminologie catholique dans laquelle il n'a jamais figuré. Il ne peut y provoquer que d'incalculables dégâts. Une fois de plus, va s'appliquer le vieux proverbe maçonnique :

"Faites-leur avaler le mot, ils finiront bien par avaler la chose".

J. V.

AUX SOURCES de la GNOSE "TRADITIONALISTE"

L'article ci-dessus étudiant un ouvrage publié voici trois ans par les Editions du Cèdre, la situation qu'il décrit se signale d'abord par son actualité et il est probable que nous n'en voyons que les premières étapes.

Pourtant, il serait naïf de croire à une génération spontanée, à une naissance ex nihilo qui n'existe d'ailleurs pas en histoire humaine. De nombreuses pages de cet article font, au contraire, référence au milieu dans lequel baigne l'oeuvre en question, qu'il s'agisse des relations et amitiés intellectuelles de l'auteur ou, plus largement et d'une façon plus lointaine, du courant millénaire où s'inscrit l'idéologie gnostique.

Plusieurs études de ce Bulletin ont déjà amorcé l'exposé des principes gnostiques (1), et il y aurait encore beaucoup à faire dans ce domaine (ce qui viendra en son temps, selon le programme prévu), mais l'actualité nous conduit à brûler quelque peu les étapes : c'est, en effet, le milieu des néo-gnostiques modernes et contemporains qu'il convient d'éclairer maintenant et c'est sur celui qui fut le maître de cette école nouvelle, entre 1910 et 1950, et qui le demeure depuis dans une large mesure, René GUENON, qu'il faut braquer la lumière.

Notre travail à son sujet était prêt et rédigé pour paraître dans le Bulletin n° 10, lorsqu'un ouvrage du plus haut mérite est paru en librairie au début de cette année (2).

Universitaire canadienne ayant travaillé en France, Marie-France JAMES a réalisé une somme dont le talent est double : sans révolutionner à proprement parler une question qui était déjà certaine dans ses grandes lignes, elle contribue à l'asseoir avec une grande minutie dans l'érudition et plus encore, peut-être, avec une parfaite lucidité dans l'analyse.

Après elle, il n'est plus possible, si l'on est de bonne foi évidemment, de méconnaître René Guénon. En particulier, s'agissant du point qui nous préoccupe, la pénétration néo-gnostique dans les milieux catholiques traditionnels, l'intention de Guénon est évidente, à la fois dans son fond intellectuel antichrétien et dans sa pratique de fréquentation assidue des milieux chrétiens.

De la même façon, le travail de Marie-France JAMES nous paraît mettre en pleine lumière le fait que cette première tentative de pénétration du Christianisme par le Guénonisme n'a échoué que grâce à la vigilance de quelques hommes : celle de Maritain, après une première période de faiblesse involontaire, et surtout celle, constante et éclairée, des collaborateurs de la Revue internationale des Sociétés secrètes, la RISS, de Mgr JOUIN.

Il semble bien, d'ailleurs, que si Guénon est parti définitivement pour l'Egypte musulmane en 1930, après quinze années d'essais infructueux en France, ce ne soit pas sans quelque responsabilité de la part de ceux qui avaient mis son jeu à découvert : désespérant provisoirement du Christianisme, n'orientait-il pas alors ses disciples vers les deux seules voies qu'il considérait comme possibles, la Franc-Maçonnerie et l'Islam ?...

P. R.

---

(1) "La gnose, tumeur au sein de l'Eglise", in n° 3.
"La gnose, d'hier à aujourd'hui, in n° 5.
"La gnose aujourd'hui", in n° 6.

(2) Marie-France JAMES : "Esotérisme et Christianisme autour de René Guénon" et "Esotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie et Christianisme, aux XIXe et XXe siècles" - Deux volumes - N. E. L. 4e trimestre 1981.

UNE NOUVELLE ATTAQUE CONTRE LA FOI :
.... l'OMISSION du FILIOQUE.

La célébration du seizième centenaire du premier Concile de Constantinople de 381, a été l'occasion, à Rome, de la récitation du Credo amputé du Filioque. En effet, ce Concile avait défini le Saint-Esprit comme "Seigneur et vivificateur qui procède du Père", donc sans mentionner le Fils.

A Rome, le jour de la Pentecôte, 7 juin 1981, le Credo issu du Concile de Constantinople de 381, donc *un Credo sans Filioque, fut récité publiquement ;* il en fut de même, d'après la Croix du 20 juin 1981, lors d'une cérémonie en France avec le concours du R. P. CONGAR et la bénédiction du cardinal ETCHEGARAY ; le seizième centenaire fut encore célébré à Lyon, le 18 octobre 1981.

Or, le 12 mars 1981, le Patriarche de Constantinople, Dimitrios, dans une lettre encyclique reproduite sans commentaires dans la Documentation catholique du 19 juillet et avec commentaires dans la "Contre-Réforme catholique au XXe siècle", d'août 1981, avait notamment déclaré :

"L'addition du Filioque au sujet de la procession éternelle du Saint-Esprit du Père, c'est-à-dire non pas d'une source unique dans la Divinité mais de deux, expression regrettable introduite contrairement à la tradition et addition tardive du point de vue historique, très peu solide du point de vue théologique, de plusieurs côtés combattue, devenue cause de bien des divisions dans l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident, a été considérée par l'Eglise orthodoxe et par la tradition orientale comme un point de contradiction, un sujet de divergence et de querelle qui, pendant des siècles, aliéna les deux Eglises ; elle est devenue dans ce sens la couronne des maux, pour employer l'expression de Photius, pour l'Eglise du Christ et est, en tant que telle, tout à fait inacceptable et doit être rejetée. Notre sainte Eglise s'attriste du mal entier causé de ce fait à l'Eglise du Christ".

Nous sommes donc en présence de la négation la plus catégorique du Filioque, d'une part, avec l'Encyclique du Patriarche Dimitrios, et d'une omission, de l'autre, avec le Credo du 7 juin 1981. Cette omission si elle se renouvelle risque d'accréditer les accusations des orthodoxes.

Nous nous proposons de montrer qu'à l'encontre des propos du Patriarche, le Filioque, s'il fut l'objet d'une addition quelque peu tardive au Credo, ne fut nullement, comme il le prétend, une innovation doctrinale et une atteinte à la tradition. Bien entendu, nous ne pouvons donner qu'un résumé historique de la question de la procession du Saint-Esprit, nous croyons néanmoins qu'il peut être utile.

Les renseignements que l'on peut trouver sur le Filioque se trouvent épars dans des Histoires de l'Eglise, dans des Histoires des démêlés entre Grecs et Latins, dans des Traités sur le Saint-Esprit. Parmi les ouvrages uniquement consacrés au Filioque, nous n'avons vu cité que le Traité de Bessarion "De la procession du Saint-Esprit", qui date du quinzième siècle, et celui, en anglais, de Swete "History of the doctrine of the procession of the Holy Spirit", paru à Cambridge, en 1876.

On objectera peut-être que la controverse au sujet du Filioque est sans conséquence du point de vue pratique et qu'aucune conclusion n'en peut être tirée dans la conduite habituelle du chrétien : la question n'est pas là.

Par le Pape Léon III parlant ex cathedra en 808, au quatrième Concile de Latran en 1215, au deuxième Concile de Lyon en 1274, au Concile de Florence en 1439, *il a été défini que le fait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils est une vérité révélée par Dieu*. On est donc en présence d'un dogme et on se saurait prétendre que ce dogme est moins important que les autres, il concerne la structure même de la Trinité.

Il est d'ailleurs très dangereux de vouloir distinguer entre des dogmes principaux et des dogmes secondaires. Pie XI, dans son Encyclique "Mortalium animos", du 6 juin 1928, l'a fort bien dit : *"De plus, quant aux vérités à croire, il est absolument illicite d'user de la distinction qu'il leur plaît d'introduire dans les dogmes de foi entre ceux qui seraient fondamentaux et ceux qui seraient non fondamentaux, comme si les premiers devraient être reçus par tous, tandis que les seconds pourraient être laissés comme matières libres à l'assentiment des fidèles. La vertu surnaturelle de foi a, en effet, pour objet formel l'autorité de Dieu révélant, autorité qui ne souffre aucune distinction de ce genre"*.

Un dogme, même s'il paraît sans conséquences pratiques, est un dogme et doit être accepté comme tel, mais est-il vrai que l'oubli ou la négation du lien entre le Saint-Esprit et le Fils soit sans conséquence ? Cet oubli et cette négation conduisent logiquement à demander les dons du Saint-Esprit, en priant uniquement soit le Père soit le Saint-Esprit lui-même. C'est ainsi qu'il n'est pas rare d'entendre des pentecôtistes invoquer le Saint-Esprit en négligeant totalement le Christ et sa Mère.

---oOo---

DEUX TEXTES INVOQUES par les ORTHODOXES

Pour exclure le Filioque, les Orthodoxes se basent principalement sur deux textes qui parlent de la procession du Père sans mentionner le Fils :

1° *Jean XV, 26 :* "Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de Vérité qui procède du Père et que je vous enverrai de la part du Père, il rendra témoignage de moi".

2° *Premier Concile de Constantinople en 381 :* "Le Saint-Esprit Seigneur e qui donne la vie, qui procède du Père".

Pour comprendre le texte de Saint Jean, il faut le replacer dans le contexte et ne pas perdre de vue ce qui le précède et ce qui le suit :

- Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi : Jean XIV, 6.
- Si vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père : Jean XIV, 8.
- Philippe, celui qui me voit voit aussi mon Père : Jean XIV, 9.
- Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi : Jean XIV, 11.

- En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père : Jean XIV, 20.
- Le Consolateur que mon Père enverra en mon nom : Jean XIV, 26.
- Tout ce qu'a mon Père est à moi : Jean XVI, 15.

A l'objection résultant de Jean XIV, 26, nul n'a mieux répondu que *Saint-Augustin* : "Si l'Esprit-Saint procède du Père comme du Fils pourquoi le Fils a-t-il dit "Qui procède du Père ?" ; c'est qu'il a l'habitude de rapporter tout ce qui lui appartient à Celui dont il est lui-même issu. Ainsi, par exemple, il dit "Mon enseignement n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé". Si l'on entend ici son enseignement dont il a pourtant dit qu'il n'est pas le sien, combien plus faut-il entendre que l'Esprit-Saint procède de lui quand il dit "Qui procède du Père", pour ne pas dire "qui procède de Moi" ?"

Saint-Augustin a dit encore "Pourquoi ne pas croire que le Saint-Esprit procède du Fils quand il est aussi l'Esprit du Fils ? Car s'il ne procède pas de lui, quand il se montre à ses disciples après la Résurrection, le Fils n'aurait pas soufflé sur eux et ne leur aurait pas dit : "Recevez l'Esprit-Saint", car que pourra signifie cette spiration sinon que l'Esprit-Saint procède aussi du Fils ?"

En ce qui concerne le texte du Concile de 381, remarquons d'abord qu'il n'a pas l'autorité qu'on lui reconnaît. Aucun contemporain n'a regardé comme oecuménique ce Concile qui ne réunissait que cent quatre-vingt-six évêques, tous orientaux, et auquel le pape Damase n'était ni présent ni même représenté par des légats.

La preuve que ce Concile n'était pas oecuménique, c'est qu'au même moment une trentaine d'évêques occidentaux réunis à Aquilée décidaient d'écrire à l'Empereur Théodose pour lui demander la réunion à Rome d'un Concile oecuménique. Théodose accepta l'idée, mais les évêques orientaux refusèrent en alléguant les difficultés du voyage. Le Concile se tint néanmoins à Rome, en 382, sans les évêques orientaux et il se contenta de condamner l'Appolinarisme.

Ce n'est que bien plus tard et rétroactivement que les papes acceptèrent de considérer le Concile de Constantinople de 381 comme oecuménique. Bien entendu, nous n prétendons pas nier la vérité ni la portée dogmatique des textes de ce Concile, mais nous croyons devoir rappeler qu'elles ne proviennent que d'une décision ultérieure. Et les Orthodoxes ne se contredisent-ils pas singulièrement en classant comme oecuméni que un Concile qui ne peut être tenu pour tel que par suite d'une décision pontificale alors qu'ils nient le pouvoir de juridiction des Papes ?

Cela dit, pourquoi le Concile a-t-il proclamé "le Saint-Esprit procède du Père" et non pas "du Père et du Fils" ou "du Père par le Fils" ? L'explication la plus simple est que les Pères du Concile ont voulu copier Jean XIV, 26, désirant se reporter à l'Ecriture le plus possible. Par ailleurs, leur but unique en cette circonstance était de condamner les Ariens et les Pneumotomaques.

En effet, ces deux catégories d'hérétiques affirmaient que le Saint-Esprit était une créature. Pour les *Ariens,* le Saint-Esprit est au Fils comme le Fils est au Père ; or, d'après eux, le Fils est moins que le Père. Ils en concluaient que le Saint Esprit est moindre que le Fils. Pour les *Pneumotomaques,* mot qui signifie "adversaires de l'Esprit", le Fils est bien égal au Père, mais il n'en est pas de même de l'Esprit Saint.

Contre eux, il s'agissait d'établir que le Saint-Esprit n'est pas une créature et que son origine formelle était dans le Père. La portée dogmatique réelle du texte conciliaire se réduisait à repousser la théorie des Pnemotomaques, ceux qui professaient les hérésies de Macedonius, de Marathonius, d'Eunomius, niant la divinité du Saint-Esprit. Il fallait avant tout surmonter ce que l'on appelait le *subordinationism* en christologie et en pneumatologie. Dans ce sens, la procession venant du Père constitue une négation catégorique du subordinationisme.

Remarquons par ailleurs que le Concile de Constantinople ne dit pas explicitement que le Saint-Esprit est Dieu, ni qu'il est consubstantiel au Père. Or, personne ne s'est basé sur cette omission pour contester sa divinité ou sa consubstantialité. D'autre part, il est dit qu'il a parlé par les prophètes, ce qui pourrait laisser croire qu'il n'a parlé que dans l'Ancien Testament. Mais nul ne s'est avisé de dire qu'à cause de ce texte limitatif le Saint-Esprit n'avait parlé ni aux Apôtres ni à personne du Nouveau Testament. Alors pourquoi se baser sur le texte de Constantinopl pour nier que le Saint-Esprit procède du Fils ou par le Fils ?

Quoi qu'il en soit, le Credo a repris le texte de Constantinople, mais il ne s'ensuit pas que la procession du Saint-Esprit ab utroque, à la fois du Père et du Fils, ait été niée à l'époque. Certains ne s'étaient pas intéressés à la question et d'autres pensaient qu'elle allait de soi. Les controverses ne portaient alors que sur le lien du Saint-Esprit par rapport au Père.

ooo---ooo

La PROCESSION du SAINT-ESPRIT chez les AUTEURS des IVe et Ve SIECLES

Deux idées fausses sont à extirper absolument : la première consiste à dire que la doctrine du Filioque ne remonte qu'au Concile de Tolède de 589 et est étrangère à la Tradition, la seconde prétend qu'elle est uniquement d'origine latine et occidentale. Nous allons montrer, en passant en revue différents auteurs, qu'il n'en est rien.

Avant le IVe siècle, personne ne semble s'être préoccupé de la question. Les premiers textes faisant dériver le Saint-Esprit du Fils semblent être ceux de Saint Athanase, évêque d'Alexandrie en 326, mort le 2 mai 373. Il ne dit pas explicitement que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais les termes qu'il emploie peuvent être considérés comme équivalents.

On peut lire dans les écrits de *Saint Athanase :* "Le Saint-Esprit est en même relation d'ordre et de nature avec le Fils que le Fils avec le Père". (Ad Serapion, Ep. I, 21). "Telle nous connaissons la propriété du Fils à l'égard du Père, telle nous retrouverons la propriété de l'Esprit à l'égard du Fils". (Ad Serapion, Ep. III, 1). Il dit, à propos des Pneumotomaques : "En séparant du Verbe l'Esprit, ils ne sauvent plus la Trinité". (Ad Serapion, Lettre I, 2). "L'Esprit n'est pas une créature, mais il est le propre de la substance du Verbe, il est aussi le propre de Dieu". (Ad Serapion, Lettre IV, 4). "Il y a donc même relation de nature entre l'Esprit et le Fils qu'entre le Fils et le Père". "David a dit de Dieu dans ses psaumes : Quoniam apud te est fons vitae, in lumine tuo videbimus lumen. Il savait, en effet, que chez Dieu le Père réside le Fils, source du Saint-Esprit". (De incarnatione et contra arianos).

Didyme d'Alexandrie, né vers 310, écrit dans son traité sur le Saint-Esprit, le seul de ses ouvrages qui nous reste de lui : "On doit comprendre ces mots "l'esprit duChrist" dans le sens de Puissance du Christ, de la même manière qu'il est dit que le Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Et parce que ces bienheureuses hypostases procèdent d'un seul Père, non pas par création, mais par nature, elles se rapportent à un seul Père".

Dans ce texte, il faut remarquer le pluriel : "ces bienheureuses hypostases Par là, Didyme dit explicitement et sans équivoque que les deux personnes procèdent du Père. Ailleurs, en paraphrasant le texte de Saint Jean (XVI, 13), il dit : "Cela veut dire : il ne parlera pas sans moi et sans la décision du Père et de moi, parce qu'il n'est pas de soi, mais il est du Père et de moi".

Passons sur deux textes de Saint Basile et de Saint Grégoire de Nysse. Les Grecs ont prétendu plus tard, à tort ou à raison, qu'ils étaient interpolés. Ces textes ont été l'objet de disputes acharnées au Concile de Florence, de 1439.

En ce qui concerne Saint Epiphane, né en Palestine, évêque de Salamine, mort en 403, le R. P. de REGNON, jésuite, dans le troisième volume de ses "Etudes sur la Sainte Trinité", page 95, s'exprime de la manière suivante : "Ses témoignages sont si nombreux et si connus qu'il est inutile de les rapporter tous. On n'a qu'à ouvrir l'Ancoratus pour constater à chaque page l'affirmation de la procession ab utroque".

Bornons-nous donc à deux citations : "Il faut croire du Christ qu'il provient du Père, Dieu provenant de Dieu, et de l'Esprit qu'il provient du Christ ou mieux de tous les deux. Car le Christ a dit : "qui a patre procedit", et, ailleurs : "hic ex meo accipiet". (Ancoratus 67). "Le Saint-Esprit est l'Esprit de vérité, troisième lumière procédant du Père et du Fils". (Ancoratus 71).

Dans *Saint Cyrille d'Alexandrie,* mort en 444, on peut lire : "Le Saint-Esprit provient des deux personnes à la fois" (de recta fide ad reginas alter epistule) et "l'Esprit est l'Esprit de Dieu le Père et en même temps l'Esprit du Fils, sortant substantiellement de tous les deux à la fois".

Théodoret, évêque de Tyr, lui a d'ailleurs reproché ses écrits : "S'il dit que l'Esprit est le propre du Fils en tant qu'il est consubstantiel et qu'il procède du Père, nous le confessons avec lui et nous tenons cette phrase pour orthodoxe. Mais s'il prétend qu'il en est ainsi, parce que l'Esprit tient son existence ou du Fils, ou par le Fils, nous rejetons cette phrase comme blasphématoire et comme impie". Hâtons-nous de dire que Théodoret est loin d'avoir l'autorité de Saint Cyrille. Le deuxième Concile de Constantinople a condamné ses douze anathèmes contre l'évêque d'Alexandrie. On se tromperait également en croyant que Théodoret est un précurseur de Photius et des orthodoxes, il a expliqué lui-même, dans une lettre à Jean d'Antioche que, d'après Saint Cyrille, le Saint-Esprit est une créature du Fils. Ce n'était pas du tout la pensée de cet auteur. Théodoret a cherché à refléter Saint Cyrille, en le déformant. Son anathème a, du moins, l'utilité d'établir sans aucun doute l'authenticité du texte cyrillin.

Nous avons déjà cité Saint Augustin. Dans plusieurs textes, et notamment dans le "de Trinitate", il affirme du Saint-Esprit qu'il procède du Père et du Fils. Pour lui, si le Saint-Esprit unit par un amour hypostatique, le Père et le Fils, c'est qu'il procède des deux.

Mentionnons également le symbole dit de Saint Athanase, qui n'est certainement pas de lui, mais qui date sûrement du cinquième siècle : "Le Saint-Esprit vient du Père et du Fils, il n'est ni fait, ni engendré, mais il procède".

Concluons en disant que le filioque, au point de vue doctrinal, n'a aucunement une origine latine ou occidentale, on a vu, au contraire, qu'il a pour origine première l'école d'Alexandrie. Saint Ambroise, évêque de Milan, qui enseignait aussi la procession du Père et du Fils, s'était inspiré de Didyme d'Alexandrie.

Parmi les auteurs latins, il convient d'insister sur le Pape Saint Léon le Grand, mort en 461 qui s'est servi des expressions : "Le Saint-Esprit procède toujours du Père et du Fils", "Le Saint-Esprit est commun au Père et au Fils, "L'Esprit du Père et du Fils".

---oOo---

DIVERGENCE d'EXPRESSION MAIS NON de DOCTRINE du VIe à la fin du VIIIe SIECLES

Pour la période suivante, à partir du VIe siècle, on est obligé de noter une opposition entre les Pères grecs et les Pères latins. Les Pères latins emploient l'expression : *procéder du Père et du Fils ;* les Pères grecs à la suite de Saint Basile et de Saint Grégoire de Nysse, préfèrent l'expression : *procéder du Père par le Fils.* Il ne faut pas voir dans cette divergence une opposition doctrinale. L'Eglise catholique a toujours affirmé que les deux expressions étaient valables. On peut citer trois exemples :

1° au deuxième Concile oecuménique de Nicée, en 787, les Pères ont approuvé une déclaration du patriarche de Constantinople Tarasius affirmant que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ;

2° en 794, le Pape Adrien Ier a légitimé la formule du Père par le Fils en citant de nombreux textes des Pères grecs et latins ;

3° le Concile de Florence, de 1439, a déclaré conformes au dogme les deux formulations.

Ce que l'Eglise catholique réprouve et condamne, c'est qu'on prétende que le Saint-Esprit procède du Père seul.

Il ne faut pas voir non plus dans la diversité d'expression entre "du Fils" et "par le Fils" un conflit violent, ni une vraie controverse. C'étaient en quelque sorte des manières parallèles de s'exprimer. L'expression "par le Fils" a été employée particulièrement par les Cappadociens, par Saint Jean Damascène, par Tarasius déjà nommé.

Pourquoi cette divergence entre Pères grecs et latins ? Elle a avant tout une explication linguistique. Les Pères grecs, à la différence de l'Ecole d'Alexandrie, de Saint Epiphane et de Saint Cyrille d'Alexandrie, qui avaient employé un autre verbe, employaient à cette époque le verbe εκπορευομαι, qui n'a pas exactement le même sens que le verbe latin "procedere" qui se traduit en français par procéder. Son vrai sens est "sortir de la source première". Or, la source première du Saint-Esprit est le Père. C'est ce que disait Saint Augustin : "L'Esprit procède du Père principaliter (de Trinitate 15, 16, 47). Il n'aurait pas été rigoureusement exact de dire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils en employant le verbe ἐκπορεύομαι. Reste qu'il y avait la possibilité d'employer d'autres verbes grecs ἐξέρχομαι ou προέρχομαι avec lesquels on aurait pu dire sans inconvénient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Au mois de mai 589, se produisit à Tolède un événement que, par la suite, les orthodoxes ont incriminé comme l'origine d'une hérésie. En 587, Récarède, roi des Wisigoths, avait abjuré publiquement l'arianisme. En 589, il avait convoqué à Tolède un concile général espagnol où furent convoqués tous les évêques catholiques et ariens convertis ; il y assista personnellement et lut une profession de foi anathématisant Arius et contenant les symboles de Nicée et de Constantinople, avec l'addition de "filioque" pour exprimer la double procession "ex Patre et Filio". Tous les membres du Concile en firent autant. Le synode prescrivit la récitation du Credo à la Messe avant la Communion suivant l'usage de l'Orient. La seule différence avec l'Orient, c'était que le Credo comportait le "filioque". Le but de cette addition était d'accentuer la réfutation de l'arianisme. Si le Saint-Esprit procède du Fils, c'est que le Fils est Dieu comme le Père.

Comment apprécier cette innovation ? Il faut distinguer entre le point de vue doctrinal et le point de vue liturgique. A ce deuxième point de vue, il est évidemment fâcheux que le texte du Credo ne soit pas le même dans tous les pays. Précisons bien quelle était, par rapport à la Messe, la situation à cette époque : en Orient, Credo à la Messe sans "filioque" ; en Espagne, Credo à la Messe avec "filioque" ; dans le reste de la chrétienté et à Rome, pas de Credo à la Messe. Notons que l'absence du Credo à la Messe à Rome montrait que le texte du Credo de Nicée-Constantinople n'était pas, en quelque sorte, officialisé.

Nous avons déjà montré qu'au point de vue doctrinal, l'addition du "filioque" au Concile de Tolède ne fut pas du tout une nouveauté ni une rupture avec la tradition. Cette addition n'a pas l'importance que lui attribuent les orthodoxes : si elle fut bien une innovation du point de vue liturgique, elle ne fut pas du tout une innovation au point de vue doctrinal.

Au onzième Concile de Tolède de 675, qu'il ne faut pas confondre avec celui de 589 qui était le troisième, le métropolitain Quiricius proposa un symbole de foi qui fut adopté peu après. On peut y lire : *"Nous croyons aussi que l'Esprit-Saint qui est la troisième personne de la Sainte Trinité est Dieu, un et égal au Père et au Fils, de même substance aussi de même nature. Il n'est cependant ni engendré ni créé, mais il procède de l'un et de l'autre, il est l'Esprit des deux".*

---oOo---

LES PREMIERS HEURTS

LES LIVRES CAROLINS et les MOINES de JERUSALEM

Il semble que le premier heurt entre Grecs et Latins au sujet de la procession du Saint-Esprit se soit produit en 767 au Concile de Gentilly près de Paris. Les Ambassadeurs de l'Empereur Constantin Copronyme accusent d'hérésie le "filioque" en se basant sur Jean XV, 26, et sur l'inviolabilité du Concile de Constantinople ; on ne sait si ce furent les Grecs ou les Latins qui prirent l'initiative de la controverse. Les deux thèses ont été soutenues. En tous cas, ce fut le point de départ d'une lutte qui ne devait plus s'arrêter.

Paulin d'Aquilée, au Concile de Frioul, de 796, traita la question du point de vue liturgique. Il fit remarquer que rien n'empêchait de développer pour mieux les expliquer les symboles précédents. L'addition du "filioque" dans le Credo était rendue nécessaire pour qu'on ne croie pas que le Saint-Esprit procède du Père seul, elle ne s'opposait en rien à la formule par le Fils ; de fait, Adrien Ier au Concile de Nicée en 787 avait accepté la profession de foi de Tarasius.

En 794, un synode très nombreux se réunit à Francfort pour condamner l'hérésie de l'adoptianisme ; par la même occasion, il excommunia les actes du Concile de Nicée de 787 et les repoussa. CHARLEMAGNE envoya un capitulaire de 85 articles contre ce Concile et fit rédiger en son nom une longue accusation connue sous le nom de livres carolins. Dans ce livre, on voit écrit : "Ex Patre et ex Filio Spiritus Sanctus, non ex Patre per Filium procedere recte creditur". Charlemagne a faussé la question en faisant de l'exclusive à l'égard du "filioque" et en repoussant catégoriquement la procession par le Fils.

Il ne faut pas oublier que dans les livres carolins les deux synodes, iconoclaste en 754 et iconophile en 787, étaient traités d'ineptissimae synodi. S'il rejetait l'adoration des images, Charlemagne repoussait aussi leur vénération et n'admettait les images que comme ornements. On dit qu'il avait été induit en erreur par de mauvaises traductions. Rejetant comme très inepte le Concile oecuménique de 787, il était naturel qu'il rejette aussi la profession de foi de Tarasius qui y était jointe et qui affirmait que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils.

Le Pape Adrien 1er écrivit à Charlemagne pour défendre le Concile de Nicée et l'archevêque Tarasius, il déclara légitime la formule : *le Saint-Esprit procède du Père par le Fils ;* Charlemagne était donc désapprouvé, mais il ne faudrait pas en conclure qu'Adrien 1er était opposé à la formule : "Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils". Il ne pouvait pas aller à l'encontre de tous ses prédécesseurs qui s'étaient prononcés pour le "filioque" : Saint Léon le Grand mort en 461, Saint Hormidas, mort en 523, qui avait déclaré dans une lettre à l'Empereur Justin : "proprium esse Spiritus Sancti, ut de Patre et Filio procederet sub una substantia deitatis". Virgile mort en 555, Saint Grégoire le Grand mort en 604, Saint Martin 1er mort en 655 qui, dans une lettre synodale avait écrit : "Le Saint Esprit procède du Père et du Fils".

Cette liste pontificale n'est pas inutile car les orthodoxes ont tendance à mettre en avant le seul cas d'Adrien 1er dont, d'ailleurs, ils déforment la position.

En 809, éclata l'affaire du conflit entre les moines francs et les moines grecs de Jérusalem menés par Jean, du couvent de Saint Sabas. Des moines francs d'un monastère près du Mont des Oliviers chantaient le Credo avec le "filioque" d'où violente protestation de Jean . L'affaire fut soumise au Pape Léon III qui fit une discrimination entre la question doctrinale et la question liturgique. Il envoya à Jérusalem une encyclique contenant une profession de foi affirmant la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils. Il attache à cette profession de foi tous les caractères intrinsèques et extrinsèques d'une définition ex cathedra. Elle débute par cette déclaration : "Nous vous envoyons ce symbole de foi orthodoxe pour que, vous aussi bien que le monde entier, vous teniez invariablement la vraie foi suivant la profession de l'Eglise romaine, catholique et apostolique".

Charlemagne chargea Théodule d'Orléans d'écrire un traité de Spiritu Sancto pour établir la vraie foi à ce sujet et il convoqua un Concile à Aix-la-Chapelle, en novembre 809, qui décida le maintien du "filioque" dans le symbole. Léon III n'approuva pas cette décision inopportune, il ne voulait pas, d'ailleurs, qu'on chante le Credo dans la chapelle impériale puisqu'on ne le chantait pas à Rome. Charlemagne ne tint pas compte de ses conseils. L'attitude de Léon III était très nette : affirmation de la conformité du "filioque" à la foi, refus de son insertion dans le Credo.

La DOCTRINE de PHOTIUS

L'opposition contre le "filioque" prit sa plus grande ampleur avec *Photius*, patriarche usurpateur de Constantinople. Dans une encyclique aux évêques de 866, destinée à les convoquer à un grand concile pour juger le Pape Nicolas Ier, il avait relevé neuf griefs contre les Latins. Passons sur les quatre premiers : jeûne du samedi - usage du laitage pendant la première semaine du Carême - célibat des prêtres - réitération de la Confirmation conférée par les prêtres.

Nous n'aurons à relever ici que le cinquième : falsification du symbole par l'addition du "filioque". Photius, à la vérité, ne s'attaque pas seulement à la question liturgique, il attaquait au point de vue doctrinal et ce, en falsifiant la doctrine catholique, accusant les Latins de donner deux principes au Saint-Esprit, ce qu'ils n'ont jamais enseigné. L'Eglise catholique a toujours dit que la procession du Père et du Fils ne se forme pas en deux temps, mais en un seul. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe. C'est le Père uni au Fils qui donne la vie au Saint-Esprit.

Photius invoque également la monarchie du Père, selon lui si le Saint-Esprit procède aussi du Fils, le Père est diminué. Les ariens avaient invoqué un argument analogue pour nier que le Fils soit égal au Père. A cet argument, Saint Augustin avait déjà répondu que le Père avait tout confié à son Fils, même le pouvoir de spirer le Saint-Esprit.

Le plus grave, c'est que Photius a affirmé que le Saint-Esprit procède du Père seul. Il semble que d'autres l'avaient dit avant lui et c'est à cause de cela que Paulin d'Aquilée, en 796, avait justifié l'addition du "filioque" au Credo du Concile de Frioul. L'antithèse photienne est : ou du Père seul, ou des deux : du Père et du Fils. Il ne tient aucun compte de l'ancienne formule du Père par le Fils.

Il faut bien montrer, et insister sur ce point, que Photius, avec sa doctrine de Saint-Esprit procédant du Père seul, s'il n'innovait pas absolument, était en contradiction complète à la fois avec les Pères latins et avec les Pères grecs des siècles précédents. Evidemment, il contredisait l'Ecole d'Alexandrie et Saint Epiphane, mais il s'opposait aussi aux Cappadociens et aux Grecs qui enseignaient la filiation par le Fils. Il est évident que si le Saint-Esprit procède du Père seul, il ne peut procéder ni du Fils ni par le Fils. Photius est en contradiction notamment avec son prédécesseur et parent Tarasius qui lut une profession de foi à Nicée.

Cette contradiction de Photius avec les Pères grecs de l'époque précédente est d'ailleurs confirmée par certains orthodoxes. Le Russe, Serge Boulgakof, dans son livre : le Paraclet, éditions Aubin 1946, écrit, page 102 : "Il est stupéfiant que le très savant patriarche, qui connaissait les Pères grecs bien mieux que beaucoup de ses prédécesseurs et de ses contemporains, n'ait point su que la doctrine patristique sur la procession du Saint-Esprit, avec son διά et autres additifs, s'écartait radicalement de la sienne propre".

On est dès lors en présence d'une position nouvelle du patriarcat de Constantinople. Dans cette conception nouvelle, la Trinité ne peut plus être représentée par un triangle équilatéral, elle ne peut être figurée que par un angle dont le Père tient le sommet et il n'y a plus aucun lien entre le Fils et le Saint-Esprit. Le Fils n'est pour rien dans la formation du Saint-Esprit. Alors pourquoi dire au Baptême : "Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit", on pourrait dire aussi bien : "Je te baptise au nom du Père, du Saint-Esprit et du Fils".

Depuis Photius, il y a trois manières d'envisager la procession du Saint-Esprit : du Père et du Fils, du Père par le Fils et du Père seul. Les deux premières seulement sont admises par l'Eglise catholique qui préfère cependant la formule du Père et du Fils, mais toutes les formules peuvent être interprétées faussement.

La formule du Père par le Fils a l'inconvénient de laisser croire que le Fils pourrait n'avoir qu'un rôle passif dans la spiration du Saint-Esprit. Par le Fils, διά τοῦ υἱοῦ, peut être compris dans des sens bien différents. Ce n'est pas nous qui le disons. Boulgakof déjà cité parle, toujours dans son livre, Le Paraclet, page 102, "du διά avec toute son ambiguïté et la multiplicité de ses sens".

De son côté, la formule "du Père et du Fils" pourrait faire croire que la procession se forme en deux temps. A cet égard, le Concile de Florence a apporté une précision catégorique qui exclut cette interprétation : "Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils en une seule spiration".

Bessarion, dans son Traité de la procession du Saint-Esprit, a bien montré que les deux formules "et du Fils" et "par le Fils" avaient leurs avantages et leurs inconvénients. "Dans le sujet actuel, dit-il, deux vérités sont à sauvegarder. La première est que le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit également et semblablement et non pas l'un plus parfaitement, l'autre imparfaitement, ce qui serait contraire à la foi". L'autre vérité concerne l'ordre et le rapport du Fils au Père dans cette production, "car, s'il y a suprême égalité de vertu productrice, il y a aussi ordre suprême, puisque tout ce qu'a le Fils, il le tient du Père, même la vertu de produire le Saint-Esprit".

Bessarion remarque qu'aucun mot n'est suffisant pour exprimer à la fois cette suprême égalité et ce rapport suprême. Il nous reste donc d'exprimer le premier par un mot, le second par un autre mot. Entre les deux, il faut choisir le "Verbe, pour quoi, parmi les maîtres d'Orient et d'Occident, ceux qui ont visé surtout l'égalité ou pour mieux dire l'identité de vertu dans le Père et le Fils et enseigné que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, veulent par là montrer l'identité de vertu productrice et affirmer que le Saint-Esprit procède ab utroque pour une seule et même procession". Mais lorsqu'ils ont visé plus spécialement l'ordre et le support, ils ont enseigné que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils.

Quant à dire que le Saint-Esprit procède du Père seul, c'est une affirmation franchement hérétique, mais Photius est revenu trois fois là-dessus. A partir de Photius, le texte du Concile de Constantinople "le Saint-Esprit procède du Père" laisse place à une interprétation contraire au dogme, il est franchement équivoque, même s'il est exact.

Depuis Photius, les orthodoxes se sont plus souvent évertués à concilier la formule "le Saint-Esprit procède du Père seul" et "le Saint-Esprit procède du Père par le Fils". Pour cela, ils ont, d'après Jugie (le schisme byzantin, 1940, Lethielleux page 361), donné quinze explications de la formule "le Saint-Esprit procède par le Fils". Grégoire de Chypre (1283-1289), par exemple, élabore la théorie obscure que "le Père par le Fils" indique une mission temporelle du Saint-Esprit par le Fils. Plus récemment, Basile Bolotof, professeur d'Histoire ecclésiastique à l'Université de Saint-Pétersbourg, a déclaré que la formule "du Père par le Fils" indiquait simplement que la génération du Fils précède logiquement, c'est-à-dire d'une priorité de nature, la procession du Saint-Esprit et que le Fils est comme la condition sine qua non de la production du Saint-Esprit par le Père. Autrement dit, on assiste depuis un millénaire chez les orthodoxes à une oscillation entre procession par le Fils et procession du Père seul, l'unanimité se faisant pour condamner comme hérétique la seule formule "du Père et du Fils".

La RUPTURE du XIe SIECLE

La question du "filioque" n'a pas empêché, après Photius et pendant plus d'un siècle, le Xe, qu'il n'y ait aucune rupture en Rome et Constantinople.

Une date citée comme importante est celle du 14 février 1014 ; ce jour-là, le Pape Benoît VIII couronnait à Rome l'Empereur germanique Henri II, dans la basilique de Saint Pierre. A cette occasion, pour la première fois, le Credo fut chanté à la Messe à Rome. C'est ce qu'affirme Bernon, abbé de Reichenau, qui assistait à la cérémonie. Il est presque sûr que, suivant l'usage du temps, depuis deux cents ans, le "filioque" fut compris dans le Credo.

Bien des historiens ont placé en cette année 1014, en quelque sorte, l'officialisation du "filioque", mais cela n'a d'importance qu'au point de vue liturgique. Au point de vue doctrinal, le "filioque" était déjà considéré depuis longtemps, surtout depuis Léon III comme vérité de foi. Il ne faut pas croire non plus que cette récitation du "filioque" eut de violentes répercussions en Orient. Elle fut quasiment ignorée. Rien n'indique que ce fut à cette date que le patriarche de Constantinople omit de mettre le nom du Pape sur les Diptyques.

Ce qui a choqué et indigné par dessus tout, c'est que le Pape présenta à l'Empereur un globe d'or, symbole de la domination universelle, surmonté d'une croix. La domination universelle de l'empereur germanique excluait, évidemment, en théorie, celle de l'empereur de Constantinople.

En réalité, la question du "filioque" n'eut qu'un rôle très effacé dans la rupture entre Rome et Constantinople qui a suivi, en 1028, selon les uns, en 1054, selon les autres ; 1028 est la date probable de la non inscription du pape sur les diptyques, 1054, la date de l'excommunication déposée à Sainte Sophie. Les griefs du patriarche Michel Cérulaire, en 1054, étaient autres : jeûne du samedi, usage du pain sans levain etc. Le cardinal Humbert de Moyenmontier, envoyé en mission auprès du patriarche de Constantinople, souleva cependant la question. C'était à l'époque une querelle bien oubliée. L'empereur Constantin Monomaque demanda au cardinal un mémoire écrit sur la procession du Saint-Esprit. Humbert le rédigea en toute hâte, antérieurement au 24 juin 1054. Jugie, dans le livre déjà cité sur le schisme byzantin, juge que ce mémoire était défectueux. Humbert de Moyenmontier connaissait mal la question.

Il convient de citer Jugie : "L'auteur connaît mal les discussions antérieures qui se sont produites au temps de Photius et avant lui. Les écrits de Photius et de ses élèves lui échappent totalement. A plus forte raison n'est-il pas au courant des nuances de la théologie byzantine. Alors qu'il aurait fallu insister sur le point capital que, d'après les Latins, le Père et le Fils ne constituent qu'un principe unique du Saint-Esprit, il garde là-dessus un silence complet. Pour comble de malheur, il est persuadé que les Grecs se sont rendus coupables d'une suppression dans le symbole, alors que ce sont les Latins qui ont pratiqué une addition".

De l'autre côté, Michel Cérulaire était parfaitement ignorant de la question du "filioque" qui, au onzième siècle, contrairement au neuvième, n'intéressait plus personne. Cérulaire a dit lui-même qu'il ne savait pas que les Occidentaux avaient ajouté "filioque" dans le Credo.

Dans la célèbre excommunication déposée à Sainte Sophie, le 16 juillet 1054, les légats écrivirent : "Comme les pneumotomaques, ils ont supprimé dans le symbole la procession du Saint-Esprit a filio". C'étaient trois erreurs en une seule phrase :

1° les Grecs ne sont pas des pneumotomaques, ils n'ont pas nié la divinité du Saint-Esprit ;

2° le symbole, depuis Tolède 589, ne dit pas "a filio" mais "filioque" ;

3° les Grecs n'ont rien supprimé, ils ont simplement refusé d'ajouter "filio que" au Credo et nié sa véracité au point de vue doctrinal.

On peut en conclure que Humbert de Moyenmontier et Michel Cérulaire, les deux antagonistes, avaient cela en commun qu'ils étaient fort ignorants !

Ce qu'il faut bien retenir, c'est que la question de la procession du Saint-Esprit n'a joué qu'un rôle effacé dans les ruptures du onzième et du douzième siècles. C'est par la suite qu'elle est devenue un gros obstacle à la réunion des deux Eglises.

En 1054, le moine Pectoratus, contrairement à Michel Cérulaire, s'était entièrement soumis à la doctrine professée par les légats concernant les pains azymes et d'autres rites latins. Il avait accepté de reconnaître que l'Eglise de Rome était la première de toutes les Eglises et qu'on ne peut suspecter en quoi que ce soit son orthodoxie. Sur la seule question de la procession du Saint-Esprit, Pectoratus maintient par la suite son point de vue.

oooOOOooo

Les CONCILES de LATRAN, LYON et FLORENCE

Le quatrième Concile de Latran, en 1215, affirma comme un dogme la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils : "le Père ne vient de personne, le Fils vient du Père seul et le Saint-Esprit également de l'un et de l'autre. Sans commencement toujours et sans fin, le Père engendre, le Fils naît et le Saint-Esprit procède".

Le second Concile de Lyon tenu en 1274 se proposait entre autres objectifs l'union des Grecs avec l'Eglise romaine. Une constitution dogmatique publiée au cours de la deuxième session donne une définition explicite sur la procession du Saint-Esprit :

"Nous confessons avec fidélité et dévotion que le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, non pas comme de deux principes, mais comme d'un principe, non par deux spirations, mais par une unique spiration. C'est ce que la Saint Eglise romaine, mère et maîtresse de tous les fidèles, a toujours professé, prêché et enseigné, c'est ce qu'elle tient fermement, qu'elle prêche, professe et enseigne, c'est ce que comporte l'immuable et vraie doctrine des Pères et des Docteurs orthodoxes latins et grecs. Mais parce que certains, ignorant cette vérité irréfutable que nous avons déclarée précédemment, sont tombés en diverses erreurs, Nous, désireux de barrer le chemin à ce genre d'erreurs, condamnons et réprouvons avec l'approbation du Saint Concile ceux qui oseraient nier que le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils ou qui oseraient témérairement affirmer que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme de deux principes et non comme d'un seul".

A la quatrième session, l'empereur de Constantinople, Michel VIII Paléologue, souscrivit une profession de foi qui dit notamment : "Nous croyons aussi au Saint-Esprit, Dieu plénier, parfait et vrai, procédant du Père et du Fils, égal en tout et consubstantiel, également tout puissant, également éternel en tout comme le Père et le Fils".

Nous avons déjà eu l'occasion de faire allusion *au Concile de Florence de 1439*. Il aboutit après des discussions longues et difficiles avec les Grecs au décret d'union qui fut lu solennellement en latin et en grec dans la cathédrale de Florence, *le 6 juillet 1439*, il définissait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe :

"Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, nous définissons que le Saint-Esprit est éternellement du Père et du Fils, qu'il tient son essence et son être subsistant à la fois du Père et du Fils et qu'il procède éternellement de l'un et de l'autre comme d'un seul principe et par une seule spiration. Nous déclarons que ce qu'ont dit les Saints Docteurs et Pères : que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, vise à faire comprendre qu'on signifie par là que le Fils tout comme le Père, est cause selon les Grecs, mais principe selon les Latins de la subsistance du Saint-Esprit. Et parce que tout ce qui est au Père, le Père lui-mêmm l'a donné à son Fils unique en l'engendrant, à l'exception de son être de Père, cette procession même du Saint-Esprit à partir du Fils, le Fils la tient éternellement de son Père, qui l'a engendré éternellement.

En outre, nous définissons que le "filioque", qui explique les paroles a été ajouté légitimement et avec raison au symbole pour éclaircir la vérité et parce que la nécessité était alors urgente".

On sait que le Concile de Lyon et le Concile de Florence ont été sans lendemain. Le Credo avec le "filioque" a bien été chanté à Sainte Sophie, en 1452, mais, l'année suivante, Constantinople était prise par les Turcs et le patriarche Scholarios ne devait pas tarder à rompre avec Rome. (1)

Le FILIOQUE MIS en CAUSE à NOTRE EPOQUE

La divergence est restée la même pendant cinq siècles. L'orthodoxie continuant à traiter d'hérésie le "filioque" cependant que les Papes, notamment Léon XIII et Paul VI n'ont pas cessé d'enseigner la procession du Père et du Fils. Léon XIII, dans Diuternum illud, du 9 mai 1897, écrivait : "Ainsi donc, l'Esprit divin procède du Père et du Fils dans l'éternelle lumière de sainteté". Paul VI, dans sa profession de foi, le 30 juin 1968, ne s'exprimait pas autrement : "Nous croyons au Saint-Esprit, personne increéée qui procède du Père et du Fils comme leur éternel amour".

---

(1) Le problème des tentatives d'Union a été traité précédemment : se reporter au Bulletin n° 7, article sur l'Oecuménisme.

En 1973, l'épiscopat catholique de Grèce publia un document annonçant qu'il avait décidé de réciter à la Messe le Credo sans la mention "et du Fils". Il invoque comme argument le Verbe ἐκπορεύομαι qui signifie sortir de la source première. Il estime que ce serait une erreur de dire que le Saint-Esprit sort de la source première du Père et du Fils. Nous avons vu que l'emploi du verbe ἐκπορεύομαι était la raison pour laquelle les Pères grecs du cinquième au neuvième siècles avaient employé l'expression "par le Fils" "διά τοῦ υἱοῦ".

Remarquons que le problème ne se serait pas posé si les Grecs catholiques n'avaient pas employé la langue vernaculaire, en l'espèce le grec, depuis le Concile de Vatican II. Remarquons que la décision de l'épiscopat catholique de Grèce a reçu l'accord du Saint-Siège.

Certes, on ne peut désapprouver l'épiscopat grec de refuser d'employer l'expression : "et du Fils", après le verbe ἐκπορεύομαι , mais d'autres solutions que l'omission pure et simple du "et du Fils" étaient possibles :

1° maintenir le Credo en latin ;

2° Employer un autre verbe grec comme l'ont fait l'Ecole d'Alexandrie, Saint Epiphane et Saint Cyrille ; il y avait la possibilité d'employer, par exemple, ἐξέρχομαι ou προέρχομαι ;

3° employer le verbe ἐκπορεύομαι en ajoutant διά τοῦ υἱοῦ c'est-à-dire "par le Fils".

En supprimant purement et simplement : "et du Fils", les Grecs catholiques laissent le champ libre à l'interprétation de Photius et traitent comme nuls et non avenus la décision de Léon III, les Conciles de Latran de 1215, de Lyon 1274 et de Florence 1439. Rappelons que le Concile de Florence avait défini que le "filioque avait été ajouté légitimement au symbole.

Les catholiques grecs prétendent montrer que la question du "filioque" n'est qu'un malentendu linguistique. Ce n'est pas vrai. La difficulté linguistique ne concerne que les expressions "Par le Fils" et "Et du Fils", elle ne concerne nullement la procession du Père seul qui est hérétique.

Le COnseil oecuménique des Eglises réunissant à Kligenthal des théologiens anglicans, protestants et orthodoxes recommandait de rétablir la forme originelle du Credo de Nicée-Constantinople. La commission permanente "Foi et Constitution", réunie à Taizé, en 1979, a déclaré faire siennes ses conclusions.

Il est à remarquer que, jusqu'ici, les protestants, luthériens, calvinistes ou anglicans, n'avaient jamais mis en cause le "filioque". Il a fallu attendre 1979, Kligenthal et Taizé, pour rencontrer un tel revirement.

Nous avons parlé en commençant du jour de la Pentecôte 1981, où il fut récité à Rome le Credo sans "filioque". On a mis le pied sur une pente dangereuse, en laissant croire que c'est à bon droit que les orthodoxes prétendent que cette expression est hérétique.

---oOo---

Le MAINTIEN du "FILIOQUE" S'IMPOSE

La formule récitée à Rome le jour de la Pentecôte 1981, "Le Saint-Esprit procède du Père", est certes conforme au dogme, mais elle laisse le champ libre à une interprétation hérétique. Il ne faut pas oublier que c'était pour contrecarrer l'arianisme que le Concile de Tolède de 589 avait rajouté la formule du "filioque". Qu'on le veuille ou non, l'omission du "filioque" est une omission de l'union intime du Père et du Fils et peut laisser croire que le Fils est inférieur au Père.

La première ouverture vers l'arianisme a été la suppression du consubstantiel dans des traductions en vernaculaire, l'omission du "filioque" peut en être une seconde. Il ne faut pas oublier non plus que le Concile de Florence de 1439 a proclamé la nécessité de cette formule.

Nous ne pouvons pas nier que l'expression "du Père et du Fils" peut être mal interprétée, mais un rappel des définitions dogmatiques de l'Eglise catholique peut corriger cette erreur éventuelle. D'ailleurs, toutes les expressions possibles peuvent, elles aussi, subir une mauvaise interprétation, il en a été ainsi de la formule "du Père par le Fils". Il n'en va pas autrement des autres modes d'expression que l'on a pu imaginer : selon le Fils, avec le Fils, à travers le Fils, dans le Fils etc.

La formule "le Saint-Esprit procède du Père", sans rien ajouter peut être encore plus dangereuse. Elle peut laisser supposer qu'il procède du Père seul et que le Fils n'est pour rien dans sa spiration. N'ouvrons pas les portes à une hérésie orthodoxe. Il est paradoxal qu'après avoir imposé des liturgies qui éloignent de l'orthodoxie et rapprochent du protestantisme, l'autorité ecclésiastique fasse une concession à l'orthodoxie sur un terrain où précisément elle est en défaut.

Notre but n'est pas du tout de combattre l'oecuménisme avec les orthodoxes. Bien au contraire. A bien des points de vue, la rencontre peut être bénéfique, ne serait-ce qu'en mettant davantage l'accent sur la résurrection et sur l'eschatologie, mais s'il faut être attentif aux valeurs vraies contenues dans l'orthodoxie, il faut aussi prendre garde aux valeurs fausses et ne pas se laisser entraîner dans l'hérésie.

La suppression du "filioque" n'est d'ailleurs pas la seule menace qui pèse sur le Credo, des subversifs proposent de l'élaguer et, déjà, dans bien des lieux, on récite des symboles fantaisistes et écourtés. Ce n'est qu'une raison de plus de tenir ferme sur tous les points. Si l'on lâche sur l'un, on sera conduit à abandonner les autres. Le culte de la troisième personne de la Sainte Trinité n'a été jusqu'ici que trop négligé, non pas dans la doctrine de l'Eglise, épouse immaculée du Christ, qui est parfaite, mais dans la recherche théologique et dans l'apostolat".

Seul l'Esprit-Saint peut mettre obstacle à la subversion qui s'attaque à l'Eglise de l'extérieur et de l'intérieur. Ce ne peut être qu'en l'invoquant sans erreur théologique que l'on peut lutter efficacement contre les forces révolutionnaires et diaboliques.

G. L.

PS - Un livre vient de paraître qui réclame une modification du Credo concernant le "Filioque". Il s'agit d'une oeuvre collective d'auteurs appartenant à diverses religions. Nous en reparlerons dans le bulletin n° 10.

Un Descartes secret - Un Descartes illuminé - Un Descartes prométhéen - Le refus du réel - Le refus de la Tradition - Le Dieu de Descartes - Une morale par provision - Les premières réactions contre Descartes - Bossuet et Descartes - L'enseignement de Descartes dans les Collèges avant la Révolution - ... et dans les Séminaires au XIXe siècle - Le Cartésianisme contre la Foi.

UN DESCARTES SECRET

Dans la vie de Descartes, il est plusieurs périodes pendant lesquelles on perd la trace de ses itinéraires et de son activité. Une vie en perpétuelle errance, des amitiés équivoques et changeantes, des fuites inattendues, des passages rapides en France, une préférence donnée à la Hollande et aux pays protestants, voilà qui demande explication.

Descartes a fréquenté les Rose-Croix, première forme de la Franc-Maçonnerie au XVIIe siècle. Ses plus grands et plus fidèles correspondants et amis en faisaient partie. Le mathématicien Faulhaber, Rose-Croix exalté, son ami Isaac Berckmann et plusieurs pasteurs protestants étaient adhérents de la secte.

Son premier biographe, l'abbé Baillet, a cherché à christianiser et idéaliser son personnage ; cependant, il n'a pu cacher quelques vérités qui transpirent ici ou là dans son récit. "*Descartes*, dit-il, *fréquente une confrérie de savants en Souabe, qui s'y était depuis quelque temps établie sous le nom de Frères de la Rose-Croix*". C'étaient, disait-on, des gens qui savaient tout et qui promettaient aux hommes une nouvelle sagesse, c'est-à-dire la véritable science qui n'avait pas encore été découverte... Le séjour de Descartes en Souabe eut pour but de rechercher ces nouveaux savants afin de les connaître par lui-même et de conférer avec eux. *Un de leurs statuts*, nous dit toujours Baillet, "*était de ne point paraître ce qu'ils étaient, de n'être distingués des autres hommes ni par l'habit, ni par les manières de vivre et de ne point se découvrir dans leurs discours...*" Autrement dit, de transmettre leur enseignement avec suffisamment de discrétion pour ne pas dévoiler leur appartenance à la société.

Et nous voyons Descartes observer fidèlement ces règles des Rose-Croix. Il vit en solitaire, erre de ville en ville, fuit la compagnie des hommes et les agitations du monde pour vaquer à l'étude, s'assurer la liberté de son esprit. Il multiplie les prudences, publie ses ouvrages après bien des hésitations en Hollande, communique ses travaux à des amis rares et discrets. Bien sûr, nous ne trouvons nulle part son affiliation à cette Société secrète. Il sera toujours possible de la nier ; mais son activité et son enseignement sont plus éloquents qu'une carte d'adhérent.

Après avoir erré dans les armées protestantes, puis catholiques, d'Allemagne, après un long séjour en Souabe sur lequel nous reviendrons, en 1628, Descartes se réfugie définitivement en Hollande, s'inscrit dans des Universités protestantes : ses meilleurs amis sont des pasteurs, ce sont ces derniers qui vont traduire en latin ses ouvrages. Il eut une liaison dont lui naquit une fille, Francine, qu'il fit baptiser par un pasteur, à Deventer. Descartes a donné lui-même le sens de sa vie. "*De même que les comédiens prudents, pour qu'on ne voie pas la honte qui*

monte à leur front, se vêtent de leur rôle, de même au moment où je vais monter sur la scène du monde, dont je n'ai été jusqu'ici qu'un spectateur, je marche masqué." C'est bien la formule satanique du *"Larvatus prodeo"*.

UN DESCARTES ILLUMINE

On croit communément que la Méthode cartésienne lui a été dictée par ses longues réflexions de philosophe, qu'elle est due à une méditation soutenue et qu'elle lui est apparue enfin avec l'évidence qui suit une activité rationnelle. Il n'en est rien. *Descartes fut, comme tous les grands subversifs, un illuminé.*

C'est au cours de son séjour chez les Rose-Croix en Souabe qu'il eut un songe. En 1618, il écrivait déjà à son ami et confident, Isaac Berckmann : *"Je m'endormais et vous m'avez éveillé"*. C'est la formule classique de *l'Illumination gnostique*. Sa nouvelle doctrine, il ne l'a pas inventée, il l'a reçue.

Le 10 novembre 1619, toujours dans son "poêle" de Souabe, il rêve qu'un vent impétueux le fait chanceler et le détourne de son intention d'aller dire une prière dans la chapelle de son collège de La Flèche : "A malo spiritu ad templum propellebatur" : j'étais poussé par un esprit mauvais vers le temple. Heureusement j'en ai été détourné par ce vent. Puis il est frappé par un coup de foudre qu'il croit entendre le faire sursauter : "C'était le signal de l'Esprit de Vérité qui descendait sur lui pour le posséder". Puis il lit un vers : "Quod vitae sectabor iter ?" (Quel chemin suivrai-je dans la vie ?) et les mots "Est et Non" qui sont, dit-il, le Oui et le Non de Pythagore, représentant la Vérité et la Fausseté dans les connaissances humaines. Par ce songe, dit-il, "c'était l'Esprit de Vérité qui devait lui ouvrir les trésors de toutes les sciences". Ce fut *"un brusque et soudain éblouissement"*. Il voulut renverser tous les anciens systèmes et "mettre son propre esprit tout nu." N'est-ce pas la formule classique de tous les subversifs ?

UN DESCARTES PROMETHEEN

Descartes ajoute que c'est "dans cette fameuse nuit que lui fut révélée la doctrine qui est *la pierre d'angle de la philosophie* et qui peut se résumer en cette double proposition : *le principe de la science doit être cherché en nous-même,* puisqu'il est en nous, comme le feu dans le silex et qu'il faut l'y chercher *non par la raison des philosophes, mais par l'inspiration des poètes, c'est-à-dire par l'intuition"*. Voilà le grand mot lâché. "Intueor", veut dire "regarder à l'intérieur". L'homme n'a qu'à retourner son regard au fond de son âme. Il y verra la Vérité. Il la possède en lui. Elle ne lui vient pas du monde extérieur.

Paul Valéry ironise à juste titre : "Quoi de plus saisissant que de vouloir que des rêves excessivement obscurs lui soient des témoignages en faveur des idées claires !" Et il ajoute : "Descartes demande au ciel d'être confirmé dans son idée d'une méthode pour bien conduire sa raison et que cette méthode implique une croyance et une confiance fondamentale en soi-même, conditions qui lui sont nécessaires pour détruire la confiance et la croyance en l'autorité des doctrines traditionnelles". On ne peut mieux dire : *la subversion des esprits et la Grande Révolution ont commencé par cette Illumination.*

Descartes cherche la "Science admirable : "mirabilis scientiae fundamenta", celle qui englobe toutes les sciences particulières et donnera une connaissance totale du Monde, une science innée, déploiement de notre pensée. Cette révélation

par un songe est une Ivresse sainte, une Pentecôte de la raison, Science universelle parfaitement une, comme celle de Dieu qui voit tout, constituée d'un seul coup, par un seul (Lui, Descartes !) sans le lent travail des générations, l'effort continu de plusieurs et l'autorité magistrale de quelques-uns.

Descartes s'avise que "la science doit être le travail d'un seul, qu'elle doit être un ouvrage composé de la main d'un seul maître, comme il est bien certain que l'établissement de la Religion est l'ouvrage de Dieu seul". La Science devenue Religion universelle, Descartes devenu Dieu : c'est le "Grand Oeuvre", l'Art royal de nos Francs-Maçons, héritiers des Rose-Croix.

"Qu'on me donne l'étendue et le mouvement et je vais refaire le monde", dit-il encore. Quelle prétention exorbitante ! Alors que le monde lui est donné tout créé par Dieu, Descartes le considère donc comme mal fait. "Bien que la volonté de Dieu soit jointe à une puissance matérielle incomparablement plus grande que la mienne, il n'en reste pas moins qu'elle n'est spirituellement pas plus grande que la mienne en tant que ma volonté est le pouvoir de faire une chose ou de ne la faire pas, d'affirmer ou nier, poursuivre ou fuir..." Ce qui veut dire que l'Homme est égal à Dieu par son esprit, mais qu'il lui manque la force matérielle, Dieu ne dépassant l'Homme que par la création de la Matière (Voilà une pensée proprement gnostique !). Ce qui veut dire encore que l'Esprit est tout entier réduit à la Volonté et que cette Volonté est ramenée à l'indifférence du jugement à l'égard des biens particuliers, finis et limités, qui se présentent à l'homme... Cette définition de la volonté ne peut absolument pas s'appliquer à Dieu...

Descartes n'a pas compris, ici, l'analogie de l'être, qui est une similitude (et non une égalité) dans les rapports alors que les termes rapportés sont radicalement hétérogènes, d'autre essence ; le pouvoir créateur de Dieu n'est pas de nature matérielle et n'est pas commensurable au pouvoir fabricateur de l'homme. Il n'y a pas seulement différence de degré entre l'action de créer et celle de fabriquer, il y a différence de nature. Cependant l'analogie porte sur la relation qu'il y a entre le Créateur et sa création d'une part, entre l'ouvrier et son ouvrage d'autre part. On voit poindre ici déjà l'idée d'un Dieu démiurge, l'Horloger de Voltaire. Première forme du Déisme...

Mais quel orgueil ! Je suis capable, dit Descartes, de refaire la création.

LE REFUS DU REEL

"Par le nom de pensée, dit Descartes, je comprends tout ce qui est tellement en nous que nous en sommes immédiatement connaissants. Ainsi toutes les opérations de la volonté, de l'entendement, de l'imagination et des sons sont des pensées".

"Par le nom d'idées, dit-il encore, j'entends cette forme de chacune de nos pensées par la perception immédiate de laquelle nous avons connaissance de ces mêmes pensées." Formule tautologique qui se contente d'affirmer l'identité de notre pensée avec elle-même.

Ainsi, la Vérité, qui était, selon le sens commun l'accord de notre pensée avec les choses connues, est ici l'accord de cette pensée avec l'idée-forme de cette même pensée. Ce n'est pas ce qui est qui imprime sa forme, c'est l'idée innée, qui se manifeste à l'intérieur de notre esprit. "En sorte, dit Descartes, que la

lumière naturelle me fait connaître évidemment que les idées sont en moi comme des tableaux et des images qui peuvent à la vérité facilement déchoir de la perfection des choses dont elles ont été tirées (Tiens ! tiens ! voilà une concession de pure forme, d'ailleurs, au réalisme !) mais qui ne peuvent jamais rien contenir de plus grand et de plus parfait".

Ainsi donc les idées sont elles-mêmes parfaites, indépendamment des choses auxquelles elles correspondent. Ainsi donc également la Lumière n'éclaire pas la chose pour la faire voir, mais éclaire l'intérieur de notre esprit pour y faire apparaître, y dévoiler des tableaux et des formes qui y sont déjà contenus. Peu importent les choses elles-mêmes dont nous ne pouvons connaître le degré de perfection.

LE REFUS DE LA TRADITION

Descartes devait rejeter d'abord la philosophie traditionnelle parce qu'elle était un obstacle à sa révolution dans les esprits. "On a tellement assujetti la Théologie à Aristote, dit-il, qu'il est presque impossible d'expliquer une autre philosophie sans qu'elle semble d'abord contre la Foi". Ce sera vraiment *le problème auquel l'Eglise va se heurter au XIXe siècle : comment enseigner la Foi catholique à côté de la philosophie cartésienne ?* Nous verrons que c'est impossible et que la philosophie nouvelle est par elle-même destructrice de la Foi.

La philosophie moderne est impuissante à rendre compte de la métaphysique. Descartes a changé de vocabulaire, a supprimé et volatilisé les termes de la scolastique ; en même temps, ce sont les notions elles-mêmes qui ont été emportées par cette révolution.

Un savant moderne, physicien, chimiste, biologiste, ne fait plus intervenir les notions de forme, d'essence, de substance etc. Il se condamne ainsi à ne plus rien comprendre du réel qu'il observe et qu'il mesure avec ses outils mathématiques. Lorsqu'il veut un moment dominer son sujet, étendre sa connaissance à l'Universel, brusquement il déraille, il déraisonne, il ne sait plus ce qu'il dit. On l'a bien vu à propos du transformisme. Le biologiste qui cherche l'origine des espèces parle d' "Evolution", déifie la matière, en fait le tout de l'être, lui attribue un pouvoir divin de création des formes... etc.

Cependant, l'Eglise continue à utiliser pour l'enseignement de son dogme les notions métaphysiques de la scolastique, qui sont les notions vraies de toute métaphysique, mais qui ne sont plus enseignées par ailleurs. Aussi le chrétien élevé dans les disciplines modernes est dépaysé devant ce langage antique qui lui paraît démodé et inintelligible. Il est donc privé de l'outil métaphysique nécessaire à une intelligence profonde du réel. L'enseignement de la Foi ne peut se rendre qu'à l'aide des concepts métaphysiques du Thomisme, parce qu'ils sont l'expression élaborée du "Sens commun", en dehors desquels il est impossible de pénétrer la nature des choses. La philosophie moderne y est radicalement impuissante ; c'est en cela même qu'elle est destructrice de la Foi.

Descartes veut encore une raison toute pure, à l'état de nature, si l'on peut ainsi parler, privée du secours de l'expérience des hommes, privée du secours d'un magistère transmettant une tradition reçue, l'enseignement d'une vérité recherchée et étudiée par d'autres devant laquelle l'intelligence de chacun doit faire acte d'humilité ; une raison encore privée des "habitus", c'est-à-dire des vertus

développées par l'exercice et une "ascèse" intellectuelle qui prédispose notre esprit à se soumettre au réel.

LE DIEU DE DESCARTES

Quand Descartes veut introduire le "Cogito" comme point de départ de sa philosophie, il doit d'abord rejeter toutes les connaissances antérieures dans un doute méthodique, comme il l'appelle, c'est-à-dire artificiel et systématique. Il y avait déjà dans cette prétention exorbitante une attitude absurde. On ne fait pas à volonté, par une décision arbitraire, le vide de son esprit.

Lorsque nous commençons à réfléchir, à philosopher, nous avons une matière sur laquelle notre esprit travaille, des données premières, des objets de connaissance sur lesquels nous pouvons élaborer une réflexion. On ne pense pas le rien, mais quelque chose. Cette position du doute méthodique peut se dire, mais ne peut pas se pratiquer, parce que notre âme spirituelle est faite pour la Vérité et donc pour des certitudes ; le doute n'étant qu'un passage provisoire entre l'ignorance et la certitude et supposant déjà des connaissances certaines pour s'y appuyer.

Comment se fait-il donc que Descartes ait éprouvé le besoin d'exclure de ce doute méthodique les Vérités de la Foi ?

Si nous pouvons douter, comme le prétend Descartes, de tous les objets réels qui nous entourent et dont nous percevons à longueur de journées l'existence, comment pourrions-nous ne pas douter, à plus forte raison, d'un monde surnaturel dont nous n'avons aucune perception directe ? La prétention de Descartes est intenable et les cartésiens du XIXe siècle n'auront pas grand effort à faire pour nier l'existence de ce surnaturel : ce sera, par exemple, l'attitude de Renan.

Reste que Descartes, contre toute vraisemblance, maintient les certitudes religieuses hors de tout doute méthodique. On a dit qu'il voulait ainsi échapper aux foudres du Saint-Office. Peut-être et de fait, après sa mort, ses ouvrages seront mis à l'index, comme nous le verrons.

Il y a une autre explication. L'existence de Dieu et les vérités surnaturelles connexes à cette existence ne sont pas reçues de l'extérieur par la perception sensible, ni par l'enseignement d'un magistère, toutes choses incapables, nous dit Descartes, de nous permettre d'atteindre la certitude ; ce sont des vérités évidentes par elles-mêmes, idées claires et distinctes, perçues immédiatement par l'intelligence dans son exercice immanent.

Le "Cogito" devient alors cette formule : *"Je pense Dieu, donc Dieu est"*. L'existence de Dieu est toute dans ma pensée, elle est suspendue à ma pensée. "C'est **presque** la même chose de concevoir Dieu et de concevoir qu'il existe", nous dit Descartes.

Le "presque" est admirable. On y voit une hésitation avant d'affirmer une formule aussi absurde. On pourrait y voir une précaution devant les critiques qui ne sauraient tarder de s'élever devant une telle prétention. En fait, si c'est presque la même chose, ce n'est donc pas purement la même chose, ce n'est donc pas du tout la même chose.

Mais Descartes poursuit sa pensée : "En revenant à examiner l'idée que j'avais d'un être parfait, je trouvais que l'existence y était comprise, en même

façon qu'il est compris en celle d'un triangle que ses trois angles sont égaux à deux droits". C'est l'argument appelé ontologique de Saint Anselme assorti d'une comparaison évidemment mathématique. Si un triangle existe, ses trois angles sont égaux à deux droits, dira le sens commun, mais cela ne prouve pas l'existence du triangle.

L'existence n'est pas un attribut que l'on pourrait ajouter à d'autres. La définition du triangle est sa nature, mais non son existence. L'idée de perfection rentre dans la nature de Dieu, donc dans son essence, mais non dans son existence. Je ne puis pas ajouter à la perfection de Dieu l'idée d'existence de telle sorte que, l'existence étant niée, Dieu ne serait plus parfait, puisqu'il lui manquerait quelque chose. En effet, si Dieu n'avait pas l'existence, il n'aurait aucune des perfections qu'on pourrait lui attribuer : bonté, force, amour etc. Quand on dit : "Dieu est souverainement juste, par exemple, l'existence est comprise dans le verbe "être" et ne s'ajoute pas comme complément à sa justice pour le parfaire, l'achever. Ainsi donc l'idée de perfection ne contient pas l'idée d'existence.

Il fallait, pour Descartes, ramener la notion de Dieu à une définition mathématique : l'existence est comprise dans l'idée, mais cela ne pose pas l'existence dans le réel hors de ma pensée. C'est une première formule de l'Immanence vitale que les Modernistes n'auront pas de peine à développer. Elle était déjà contenue dans les affirmations du Cartésianisme prétendument chrétien.

Maxime Leroy, dans son ouvrage intitulé *"Descartes, le philosophe au masque"* nous dit que ses démonstrations religieuses sont "diaboliquement ergoteuses" et que c'était une "âme fuyante", expression appliquée par Saint Pie X aux Modernistes.

UNE MORALE "PAR PROVISION"

Nous avons dit que la position du doute méthodique est intenable pour une intelligence normale ; elle l'est encore plus pour un homme chaque jour contraint d'agir et donc de réfléchir à son action de manière à la conformer au Vrai et au Bien.

"Afin que je ne demeurasse point irrésolu en mes actions, pendant que la raison m'obligerait de l'être en mes jugements..." Grave problème ! Mais c'est bien Descartes qui se l'ait infligé. Il se voit contraint de forger une morale, dite provisoire : il faut agir comme si l'on savait, puisque notre intelligence ne peut nous donner des critères certains et vrais de notre action.

Descartes ajoute : *"Ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées ; et c'est une vérité très certaine* (Tiens ! tiens ! une vérité certaine, alors que tout est douteux !) *que lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables et même qu'encore que nous ne remarquions point d'avantage de probabilité aux unes qu'aux autres, nous devons néanmoins nous déterminer à quelques-unes et les considérer après non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent à la pratique, mais comme très vraies et très certaines à cause que la raison qui nous y a fait déterminer se trouve telle".*

Mais comment donc est-ce que la raison peut nous déterminer à ce qui n'a pas de raison déterminante de nous faire agir ? Ce n'est donc pas la raison, plongée dans un doute dont elle ne peut sortir qui nous conduit dans l'action ! Qu'est-ce donc alors ?

"Et ceci fut capable dès lors de me délivrer de tous les repentirs et les remords qui ont coutume d'agiter les consciences de ces esprits faibles et chancelants qui se laissent aller constamment à pratiquer comme bonnes les choses qu'ils jugent être mauvaises".

Voilà où il fallait en venir ! Délivrer l'homme du remords et du repentir ! Le délivrer de l'obligation de juger avant d'agir, obligation pénible et source des conflits intérieurs entre la raison spirituelle et les passions sensibles, effort de l'intelligence pour ordonner en nous les différents appétits.

Et quelle admirable conclusion ! Agissons ! agissons ! Nos doutes deviendront ainsi des certitudes : ce que j'ai fait est bien, puisque je l'ai fait, par cette seule raison que je l'ai ainsi jugé. *C'est mon action qui détermine la vérité.* Descartes est "un esprit fort" qui ne s'embarrasse pas des contradictions rencontrées au cours de l'existence entre nos désirs plus ou moins désordonnés et notre connaissance du vrai. Le jargon ecclésiastique moderne utilise beaucoup l'expression "faire la vérité". Elle était déjà dans Descartes.

LES PREMIERES REACTIONS CONTRE DESCARTES

Il ne faut pas croire, comme on l'a dit, que Descartes ait reçu sa formation philosophique des Jésuites de La Flèche. Il l'a reçue des Rose-Croix de Souabe. Son professeur de philosophie lui-même, le P. Véron, était un ligueur passionné qui avait composé un ouvrage de violente controverse contre les Protestants, ceux dont Descartes devait faire ses meilleurs amis.

Pendant tout le Grand Siècle, les Jésuites furent d'ardents adversaires du Cartésianisme. Un Père de Valois écrivait alors : *"Les sentiments de Descartes opposés à ceux de l'Eglise et conformes à ceux de Calvin",* ce qui n'était pas mal observé. Toute sa vie, Descartes essayera de fuir la controverse avec les Jésuites, de peur d'être dénoncé à Rome.

En 1665, le P. Channerelle, jésuite, écrivait : "En un mot, la doctrine cartésienne diffère de la doctrine aristotélicienne, comme la poésie de la réalité, comme l'imagination de l'intelligence"... (Rappelez-vous : chercher le principe de la science non par la raison des philosophes, mais par l'inspiration des poètes, dixit Descartes lui-même).

Les ouvrages de Descartes furent mis à l'Index en 1663, "donec corrigatur", précise le décret, "jusqu'à ce qu'elle (sa philosophie) soit corrigée". Hélas ! il n'est pas possible de corriger ce qui est radicalement erroné, c'est-à-dire faux dans sa racine même.

BOSSUET et DESCARTES

L'attitude de Bossuet à cet égard est très suggestive. Il arrive parfois que les habiletés de langage, les déguisements de la pensée trompent les plus réfléchis.

Dans un premier temps, Bossuet manifesta de la satisfaction devant les affirmations spiritualistes de Descartes et certaines pages sur les preuves de l'existence de Dieu qui paraissaient reproduire l'enseignement traditionnel de l'Eglise, tel qu'on pouvait le trouver dans Saint Augustin ou Saint Thomas. Nous savons aujourd'hui que c' étaient des positions de prudence destinées à écarter les

accusations d'impiété ou d'athéisme que notre philosophe redoutait fort.

Lorsque Bossuet comprit en lisant Malebranche, où conduisaient nécessairement les prémices du Cartésianisme, son instinct de la Foi et son robuste bon sens se cabrèrent. Il écrivit cette lettre remarquable à un disciple du Père Malebranche ; ce qui montre à quel point sa clairvoyance était prophétique :

"Je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes plus d'une hérésie et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus la vont rendre odieuse et feront perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme... De ces mêmes principes, un autre inconvénient terrible gagne insensiblement les esprits. Car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable, chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci et je n'entends pas cela et sur ce seul fondement on approuve ou rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les niant... Ils introduisent sous ce prétexte une liberté de juger qui fait que, sans égard à la Tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense. Et jamais cet excès n'a paru davantage que dans le nouveau système, car j'y trouve à la fois les inconvénients de toutes les sectes...

Le succès dont vous paraissez si satisfait me fait peur, car lorsqu'on a du succès en matière de Théologie, on a sujet à louer Dieu de la bénédiction qu'il donne aux travaux qu'il nous inspire. Mais lorsqu'on s'éloigne des sentiments de l'Eglise et de la Théologie qu'on y a trouvée universellement reçue, le succès ne peut venir que de l'appât de la nouveauté et toute âme chrétienne doit en trembler. C'est le succès qu'ont eu les hérétiques.

Comme vous, ils se sont donné un air de piété en nommant beaucoup Jésus-Christ et en se parant de son Ecriture (au double sens du mot "se parer" : s'orner et se protéger). Comme vous, ils se sont vantés de proposer des moyens de ramener les errants à la Foi de l'Eglise (exemple, les prétentions de Descartes de répondre aux Epicuriens, aux athées et aux libertins). Citer souvent l'Ecriture et n'en alléguer que ce qui ne sert de rien en la matière, c'est encore un des artifices dont l'erreur se sert pour attirer les pieux...

Ne croyez pas qu'en vous comparant aux hérétiques, je veuille vous accuser d'en avoir l'indocilité, ni ce qui les a enfin portés à la révolte contre l'Eglise, à Dieu ne plaise ! Mais je sais qu'on y arrive par degrés. On commence par la nouveauté, on poursuit par l'entêtement. Il est à craindre que la révolte ouverte n'arrive dans la suite, lorsque la matière développée attirera les anathèmes de l'Eglise et après peut-être qu'elle se sera tue longtemps pour ne pas donner de la réputation à l'erreur..."

Lettre remarquable en tout point. Elle montre bien les cheminements de l'erreur dans les esprits. Un principe nouveau (par exemple, le doute méthodique, les idées claires et distinctes, le Cogito etc.) peut ne pas faire apparaître tout de suite toutes les conséquences qui y sont impliquées ; surtout si l'auteur, par habileté tactique, s'efforce d'en affaiblir la portée au moyen de restrictions, de déclarations de bonne foi et autres subterfuges dont parle Bossuet.

Mais surtout Bossuet oppose aux idées claires et distinctes les "confuses

et générales qui enferment des [illegible] réelles [illegible] peut nier sans renverser tout". Distinction fondamentale. Ce qu[illegible] Descartes appelle "idées claires et distinctes" qui seraient seules affectées, selon lui, du caractère de l'évidence, ce ne sont pas les formes des objets connus, ce sont les êtres de raison, principes ou axiomes mathématiques, nombres, propositions déduites de ces principes, façonnés par l'intelligence selon les conventions nécessaires de notre esprit.

Ce sont des outils logiques destinés à permettre la mesure du réel, en tant qu'il est "étendue et mouvement". Ce sont les concepts les plus universels, les plus démunis de contenu, les plus vides. Ils sont sans doute connus immédiatement, sans le passage par la perception sensible et cependant leur point de départ est bien dans le réel extérieur, mais dans la mesure seulement où il est quantifiable. Le nombre deux ne se lit pas dans les choses. Deux riens plus deux riens ne font pas quatre riens, ils ne font rien du tout. Ce qui est connu par l'esprit avec certitude, ce n'est pas le nombre, mais la chose nombrée : deux arbres plus deux arbres, eux, font bien quatre arbres : ce sont les arbres qui sont effectivement connus.

Lorsque notre esprit s'applique aux êtres réels et non aux êtres de raison, il rencontre un obstacle de taille : la matière, avec ce qui, en elle, reste virtuel, potentiel, inachevé, estompé. Notre esprit ne peut traduire fidèlement en idées claires et distinctes ce qui reste indéterminé, fluant, mouvant dans l'être.

C'est le problème bien vu par Saint Thomas et incompris par Descartes des dégradations continues de l'être. Il y a entre le confus et le clair des passages insensibles, graduels. Le "clair" n'est pas premier, encore moins inné, mais il est acquis, il s'obtient par une élaboration, par le dépouillement d'un confus primitif plein de richesses que notre esprit doit entreprendre pour "y voir clair", dans le réel qui lui est donné globalement. Et il est bien évident, comme le dit Bossuet, que nos idées confuses et générales sont une première appréhension d'un réel riche de formes qu'il faudra dégager par abstraction : ce seront des vérités très certaines, reproductions dans notre esprit des idées déjà contenues dans les choses.

Ainsi donc, nous ne pourrons jamais atteindre le tréfonds de la nature intime de Dieu, de notre âme ou des choses. Elles nous resteront toujours cachées sous cet angle. Cependant, notre intelligence est apte à en connaître avec certitude la forme, l'idée directrice qui est d'essence spirituelle comme notre âme. Cela est suffisant pour affirmer l'existence des choses, celle de Dieu avec certitude. Notre esprit n'a pas à faire un saut dans l'inconnu et le scepticisme universel qui est contenu implicitement dans la philosophie de Descartes et que vont professer ses disciples au XIXe siècle n'est pas fondé en raison.

L'ENSEIGNEMENT de DESCARTES DANS LES COLLEGES AVANT LA REVOLUTION

Jusqu'en 1660, Descartes est pratiquement ignoré de partout. On enseigne toujours Aristote et Saint Thomas.

En 1661, le Père de la Chaize enseigne Descartes au Collège de la Trinité, à Lyon ; le Père Lamy, à Angers, en 1674. On le discute. On dénonce le "Cogito", le doute méthodique, l'étendue, essence des corps etc. ; mais il est présent dans l'enseignement. *A partir de 1715, la majorité des professeurs enseigne Descartes.* Au milieu du XVIIIe siècle, l'idéalisme cartésien est utilisé pour lutter contre le matérialisme, le sensualisme et l'empirisme des philosophes athées.

En 1690, le Père Gabriel, jésuite, écrit : "On n'imprime quasi plus de

Philosophie selon la méthode de l'Ecole et presque tous les ouvrages de cette espèce qui paraissent maintenant en France sont des traités de Physique qui supposent les principes de la nouvelle philosophie... La philosophie des classes a changé de face..." *Le cours du Père André, jésuite, à La Flèche, en 1706, est "cartésien et malebranchiste, si clair et si bien ordonné qu'il se répandit dans les principaux collèges de la Compagnie..."* On enseigne la physique, la mécanique, aux dépens de la métaphysique. Dieu est considéré comme le mécanicien suprême, le premier moteur utile pour donner le branle au monde, mais non plus source permanente d'être et de vie. Ce Dieu "chiquenaude", comme l'appelle Pascal, est l'horloger de Voltaire. Il est seulement cause efficiente, fabricateur du monde. Une fois lancé dans son mouvement perpétuel, le monde peut donc facilement se passer de lui, comme l'horloge peut survivre à l'Horloger et fonctionner après sa mort. Voilà Dieu devenu inutile.

Mais les Congrégations générales des Jésuites à Rome interviennent énergiquement contre le Cartésianisme. La 14e Congrégation générale en 1696-1697 publie 30 propositions proscrites contre la philosophie nouvelle, contre l'Harmonie préétablie de Leibnitz, contre le doute universel de Descartes. Condamnations sans force et qu'il faudra renouveler, signe évident de leur inefficacité sur les esprits. La 16e Congrégation générale, en 1730-1731, remet en vigueur les condamnations précédentes, décide qu'il faudra rester fidèle à la philosophie d'Aristote. En 1732, le Père Général des Jésuites proscrit dix propositions à ne pas enseigner, toutes tirées de Descartes et opposées à la Scolastique.

Peine perdue ! Les professeurs de collèges sont enthousiasmés pour la nouvelle philosophie et grands adeptes des "idées claires et distinctes". Au XVIIIe siècle, tout l'enseignement est cartésien.

Deux conséquences importantes dans les esprits :

a) Le Déisme : c'est une forme religieuse bâtarde qui détourne les esprits d'un Dieu véritable vers une idée vague de la Divinité.

On s'efforce alors d'éloigner Dieu du monde. Il est trop grand et trop lointain, les hommes sont trop petits et trop insignifiants pour que Dieu puisse penser à eux : "Dieu est un être qui n'a pas à s'occuper du bien et du mal qui se font parmi les hommes". C'est un blasphème contre la Providence. Voyez "Les Voyages de Gulliver" de Swift, "La Pluralité des Mondes habités", de Fontenelle, le "Micromégas" de Voltaire, etc.

"Le Christianisme, dit Fontenelle, est une fable. Il ne faut pas détester les fables. Il faut s'en débarrasser doucement par l'efficacité de la raison". Voilà la formule de tous les esprits "éclairés" au XVIIIe siècle.

b) Le Fidéisme : il est impossible d'enseigner Dieu par les idées claires et distinctes. Il est inconcevable de le reléguer dans le doute méthodique universel. Comment donc alors enseigner ce qu'il faudra bien continuer à nommer des Vérités, quoique non affectées de l'évidence cartésienne ?

Le "Journal de Trévoux" , rédigé par les Jésuites, marque bien l'impuissance de la nouvelle philosophie à enseigner la Foi et le passage insensible au Fidéisme. *Il écrit en juin 1705 ce texte capital :* "On craint d'approfondir avec eux (les enfants) les matières de la religion. On se contente de leur en donner des idées superficielles et d'exiger d'eux un attachement à la Foi qu'il faudrait leur persuader... Comme on n'a posé aucun fondement solide dans leur esprit, les exhortations à la vertu dont on les fatigue ne font impression sur eux qu'autant que la crainte et la vigilance les rendent efficaces. Ils entrent dans le monde comme dans un champ de

bataille où la religion est attaquée de toutes parts et ils y entrent sans armes, toujours poussés. Comment des jeunes gens pourraient-ils résister ?..."

Réflexion toujours valable aujourd'hui, bien d'actualité et cependant vieille de presque deux siècles : le problème était déjà le même autrefois. On mesure seulement aujourd'hui l'étendue du désastre. En 1706, on pouvait déjà prévoir que le désastre serait indéfini. Ce qui fut.

L'ENSEIGNEMENT de DESCARTES DANS LES SEMINAIRES au XIXe SIECLE

Après la tourmente révolutionnaire, il fallut bien reconstruire. Napoléon avait réorganisé l'Université sous monopole d'Etat. L'Eglise n'avait le droit de n'ouvrir que des séminaires pour la formation de son clergé.

Or, les premiers professeurs de ces séminaires furent les survivants des hécatombes révolutionnaires, eux-mêmes formés par la philosophie nouvelle. M. Emery, dont le chanoine Leflon nous a raconté naguère la vie mouvementée, fut le négociateur discret et efficace du Concordat de 1801. Il fut chargé de reconstituer la Société des prêtres de Saint Sulpice destinée à former les futurs professeurs de Séminaires. **Il en fut donc le Fondateur et le premier Supérieur. Hélas ! il était cartésien !**

M. l'Abbé J. Bellamy, dans son ouvrage : *"La Théologie catholique au XIXe siècle"* résume ainsi la situation dans les séminaires :

"En France, le Cartésianisme était tout puissant et quand on sait combien cette philosophie est réfractaire à toute adaptation théologique, on ne s'étonne plus de la décadence profonde où était tombée la science sacrée dans notre pays. Un des prêtres les plus distingués et les plus savants de l'époque, M. Emery, croit rendre service à la Théologie en publiant divers traités de philosophie religieuse tout imprégnés de l'esprit cartésien, notamment : "Les Pensées de Descartes sur la Religion et sur la Morale". Dans tous les séminaires on enseignait le Cartésianisme et le manuel le plus en vogue, la "Philosophie de Lyon", était l'oeuvre de l'oratorien Valla, auteur d'une théologie mise à l'Index par le Pape Pie VI, en 1792. Les "Leçons élémentaires de Philosophie", de l'Abbé Fluttes, qu'on lisait aussi dans les séminaires, tenaient en haute estime et suivaient sur une foule de points Locke, Condillac et Jean-Jacques Rousseau. Comment avec une philosophie si défectueuse la Théologie aurait-elle pu prendre son essor ?"

La Sorbonne était devenue maîtresse de pensée universelle dans la société française. Il n'y avait plus d'Université catholique libre. Les professeurs de séminaires quivoulaient prendre leurs grades universitaires devaient passer devant les jurys de l'Etat. On voit les conséquences.

RENAN, qui était bon témoin en la matière, nous dit que "l'enseignement philosophique du séminaire était la scolastique en latin, non la scolastique du XIIIe siècle, barbare et enfantine (Quel jugement méprisant et sans fondement d'une philosophie qu'il n'avait pas étudiée !) ; mais ce qu'on peut appeler la scolastique cartésienne, c'est-à-dire ce Cartésianisme mitigé qui fut adopté en général par l'enseignement ecclésiastique du XVIIIe siècle et fixée dans les trois volumes connus sous le nom de Philosophie de Lyon".

Cartésianisme mitigé : cela veut dire une présentation de Descartes débarrassée de ce qui en paraissait alors incompatible avec l'enseignement de la Foi et orientée vers la réfutation des athées et des libertins. On savait gré à Descartes

d'avoir défendu l'existence de Dieu ; le spiritualisme, l'immortalité de l'âme et plusieurs autres vérités de la Foi catholique. On ne comprenait pas alors que ces vérités, il les avait idéalisées, rejetées hors du réel. Il les avait vidées de leur substance.

Les professeurs de l'Université anticléricale ne s'y étaient pas trompés. Ils enseignaient Descartes comme le Maître du Rationalisme, comme le précurseur de la Libre-Pensée (celle qui est débarrassée du Réel et de la Tradition), comme l'adversaire triomphant de la Scolastique, comme le destructeur des préjugés (entendez : de la Foi catholique, bien sûr !), comme l'adorateur de la Raison devenue infaillible.

Nous voyons ainsi apparaître dans l'enseignement un double Descartes, l'un en apparence chrétien et défenseur prétendu de la Foi, l'autre maître et précurseur de la nouvelle philosophie, celle qui va jeter à bas tout l'édifice de la Culture chrétienne.

Quant à la Scolastique, dite barbare et enfantine par Ernest Renan, elle est bien morte et enterrée. Un jour, Victor Cousin, le grand maître de la philosophie officielle, parcourait les quais de la Seine, fouillant les bouquinistes. Il tomba par hasard sur un livre d'un certain Aquinate où il fut tout surpris, dit-il, de trouver beaucoup de bon sens. Discrète oraison funèbre !

LE CARTESIANISME CONTRE LA FOI

Nous allons trouver dans la correspondance d'Ernest Renan les effets les plus frappants de la nouvelle philosophie. Renan était entré au séminaire avec l'enthousiasme d'une âme passionnée de Vérité. Hélas ! il dut très vite déchanter: on lui enseignait le doute méthodique. Voyons-en les effets :

"Tout l'effet produit sur moi par ce que nous avons vu jusqu'ici n'a été que de trouver des difficultés partout, là-même où auparavant je n'en voyais pas l'ombre... Pour le Pyrrhonisme, autrefois, j'en riais de tout mon coeur, je ne concevais pas qu'il y eût des hommes assez absurdes pour donner dans de pareilles idées ; maintenant, je ne ris plus. Cela ne veut pas dire que je sois sceptique... Il faut avouer que nous serions bien malheureux s'il fallait rejeter tous les systèmes contre lesquels on peut faire des objections..."

Dans cette première lettre, on voit apparaître déjà un regret, une inquiétude devant un enseignement si négatif. Le profond besoin de certitude qui dirige toute intelligence vers le vrai se cabre ici.

En 1848, Renan écrit : "Le propre de la philosophie est moins de donner des notions bien assurées que de lever une foule de préjugés. On est tout étonné quand on commence à s'y donner, de voir que, jusque-là, on a été le jouet de mille erreurs, enracinées par l'opinion, la coutume, l'éducation : c'est la mort du Beau Idéal. On voit les choses telles qu'elles sont (???) et on est fort surpris de voir les jugements qui paraissaient les plus certains mis au rang des problèmes..."

On sent dans cette lettre à sa mère, qui suit de près la précédente, une réaction de bon sens, mais toute provisoire et qui ne résistera pas longtemps à une philosophie si négative :

"Figurez-vous, ma bonne mère, qu'on s'y demande sérieusement : Est-il vrai que j'existe ? N'est-ce pas un rêve, une illusion ? Je crois voir ma chère maman

s'indigner : certainement que mon Ernest existe. Je voudrais bien voir quelqu'un qui s'avisât de le nier. C'est que, voyez-vous, les philosophes sont les plus drôles gens du monde : ils doutent de tout. Mais n'ayez pas peur, ma chère mère, je n'en suis pas encore là..."

Il n'en était pas loin...

L'intelligence humaine est ordonnée à la certitude du Vrai. Elle ne peut se reposer dans le doute. Le doute n'est qu'un passage provisoire de l'ignorance à la certitude, avons-nous dit.

Tout homme, dès le début de sa vie, reçoit un enseignement, des rites, des habitudes enracinées dans sa nature sociale, des Traditions donc. Il est débiteur de sa famille et de la société où il grandit. Il doit savoir avant de comprendre ; il doit agir avant de connaître les raisons explicites de son action. Il a besoin pour cela d'une autorité protectrice qui prévient ses erreurs possibles, qui lui désigne le chemin à prendre, qui contraint ses fantaisies, qui lui permet de grandir sans trop de casse.

De l'Eglise, il reçoit, avant de la comprendre, une Tradition qui est à la fois Révélation de l'Inconnaissable et Sagesse divine.

Voilà l'ordre de Nature. Dieu y a pourvu par les autorités, elles aussi naturelles, auxquelles l'homme doit se soumettre. Les principes du Cartésianisme sont une Révolte contre cet Ordre.

Le rôle du maître de philosophie est d'appliquer l'intelligence de son disciple à cet ensemble de connaissances plus ou moins confuses, d'en montrer le bien fondé, d'en faire apparaître l'ordonnance, d'en marquer les liens logiques et nécessaires : d'aider donc une intelligence encore toute neuve à mettre en ordre les multiples connaissances déjà acquises depuis de nombreuses années, d'en redresser les déviations quand elles existent. D'apprendre aussi à cette raison qui s'éveille qu'on a pensé et réfléchi déjà depuis longtemps auparavant, de montrer aussi que les problèmes qui se posent à elle aujourd'hui ont déjà dans le passé reçu des réponses certaines et décisives et que chaque intelligence n'a pas à reconstruire le monde en pensée, mais à le comprendre à la lumière des grands maîtres de la philosophie au cours des âges.

Hélas ! Descartes a travaillé avec acharnement à dissoudre l'intelligence, à "trouver des difficultés là où il n'y en a pas", à "rejeter tous les systèmes", à "lever une foule de préjugés", à montrer aux hommes qu'ils sont le "jouet de mille erreurs", à railler les coutumes et l'éducation reçue, à "tuer tout idéal", à "mettre les certitudes au rang des problèmes", etc.

C'est une belle démolition de l'âme humaine. On ne voit pas comment la grâce divine pourrait faire germer la Foi sur un tel terrain.

E. C.

*"Le meilleur moyen de déchristianiser l'Europe,
c'est de la protestantiser"* - Eugène SUE.

L'EVOLUTION des SECTES PROTESTANTES aux XIXe et XXe SIECLES

Dans un précédent article qui couvrait la période allant de la Réforme à la Révolution, nous avons assisté à l'éclatement du protestantisme en plusieurs rameaux, puis à l'émiettement des grandes sectes.

La crise rationaliste qui s'est développée à partir de 1680 a fortement aggravé cette tendance et, si elle a sévi aussi en milieu catholique, elle a fait des ravages considérables en milieu protestant, nous l'avons vu suffisamment.

A la fin du 18e siècle, beaucoup d'esprits religieux oscillent entre le déisme et le piétisme, tandis que, devant l'efflorescence continue des sectes, les adeptes du symbolisme maçonnique songent à l'union des Eglises, grâce à un oecuménisme des plus libéral qui admettrait tous les credos entendus au sens large.

Au début du 19e siècle, nous retrouvons cette tendance qui fera finalement long feu ; intéressant surtout les politiques, plus que les religieux, son audience ne dépassera pas quelques cercles d'Illuminés à travers l'Europe, même si l'une des plus célèbres représentantes de ces milieux mystiques crut pourtant toucher au but : il s'agit de *Madame de KRUDENER.*

Originaire de l'Allemagne de l'Est (Livonie), mariée à un ambassadeur de Russie en Suisse, la baronne de Krudener, après une jeunesse quelque peu mondaine, fit un passage chez les Frères Moraves, disciples du comte de Zizendorf. Puis elle étudia l'infinie variété des *"théosophes"*, les Allemands d'abord, puis Swedenborg, puis les Martinistes, enfin les Quiétistes, lointains disciples de Mme GUYON, notamment le comte de Divonne et le chevalier de Langallerie, sans oublier l'inévitable Boehme dont elle connut la doctrine à travers le visionnaire alsacien Kellner.

Il semble que, vers 1810, sa formation est terminée, mais depuis plusieurs années déjà, elle utilisait ses hautes relations pour promouvoir *"l'Eglise intérieure"* auprès de la reine Louise de Prusse, de la grande-duchesse Stephanie, de la reine Hortense, etc. C'est finalement auprès du Tsar Alexandre Ier qu'elle connut le grand espoir de sa vie.

NB - Cet article, troisième de la série sur l'Oecuménisme, fait suite aux études publiées dans les Bulletins 7 et 8. Il sera suivi de trois autres qui traiteront de la naissance de l'Oecuménisme structuré en milieu protestant et en milieu catholique.

L'empereur de Russie était déjà franc-maçon depuis 1803 et se passionnait pour les recherches mystiques ; il était évidemment environné d'Illuminés qui n'arrivaient pas à calmer ses inquiétudes, dues au remords d'avoir participé à la conspiration qui avait provoqué la mort de son père.

Lorsque l'impératrice lui fit lire des lettres de la baronne, il s'enthousiasma, voulut la connaître sans tarder et, dès la première entrevue, fut subjugué ; pendant près de quatre années, Mme de Krudener devint la conscience d'Alexandre Ier, notamment lors de son séjour à Paris après la victoire des Alliés sur Napoléon, où l'on vit chaque soir l'empereur venir demander conseil et aide à la baronne.

Les spécialistes n'ont pas manqué de reconnaître l'influence des illuministes sur le pacte de la Sainte-Alliance de 1815. Ainsi *Metternich* lui-même n'hésitera pas à affirmer : *"C'est d'un mélange d'idées religieuses et d'idées politiques libérales qu'est sortie la conception de la Sainte-Alliance ; elle est éclose sous l'influence de Mme de Krudener et de M. Bergasse"*. De son côté, *Joseph de Maistre*, revenu de ses illusions, écrit en 1816 : *"C'est toujours la grande chimère du christianisme universel et de l'indifférence à l'égard de toutes les communions chrétiennes regardées comme toutes également bonnes"*.

L'espoir, le projet de *Mme de Krudener*, est de profiter du bouleversement général dû à vingt-cinq années de révolution pour inciter les Souverains à établir cette *"Eglise intérieure"*, reconstitution mythique de celle des premiers siècles, dont les sectes rêvent alors depuis plus de cinquante ans. Elle veut, dit-elle, retourner à l'Evangile primitif *"afin que se fondent les religions pour ne former qu'une seule Eglise"*, car, affirme-t-elle par ailleurs : *"Je ne suis ni catholique ni grecque* (c'est-à-dire orthodoxe) *et Dieu soit loué, je n'ai jamais été protestante. Mon grand Maître m'a appris à être chrétienne"*.

Vers 1817, lorsqu'elle aura perdu la faveur du Tsar, lassé d'attendre des prodiges qui ne venaient pas, elle sera en butte aux protestants comme aux catholiques et, chassée des divers pays d'Europe, elle partira s'établir en Crimée où elle fondera une communauté et mourra en 1824.

Cet échec nous confirme qu'en ce début du 19e siècle, l'oecuménisme n'intéresse pas les responsables des sectes protestantes qui en sont encore à affirmer leurs caractères propres et divers ; ce n'est que peu à peu que des intentions différentes se développeront au cours du siècle.

---oOo---

L'histoire du 19e siècle est finalement assez complexe, car les milieux protestants vont être traversés par des tendances divergentes et dont l'influence s'exercera différemment selon les temps et les lieux :

+ d'une part, la grande *vague libérale et moderniste* qui ne fait qu'amplifier le sens pris au 18e siècle,

et, d'autre part, le *renouveau fondamentaliste* qui tente de s'y opposer progressivement.

+ Par ailleurs, la *création de nouvelles sectes* qui reste très florissante au 19e siècle et même au 20e siècle,

tandis que, d'un autre côté, à partir du milieu du 19e, une certaine tendance au *regroupement* se fait jour qui débouchera sur les *premiers pas de l'oecuménisme* au début du 20e siècle.

C'est l'ensemble de ces mouvements contradictoires qu'il faut saisir si l'on veut voir naître l'oecuménisme à sa source, sans négliger surtout l'émergence, puis l'importance croissante d'un autre élément : au cours du 18e siècle, une nouvelle Europe est née de l'autre côté de l'Atlantique, avec les mêmes divisions religieuses que la vieille Europe.

Et dorénavant, *c'est des Etats-Unis que partira l'impulsion,* qu'il s'agisse de la création de nouvelles sectes ou des efforts inverses en direction du regroupement et donc vers l'oecuménisme. C'est de là-bas également que viendra le nerf de la guerre, et ce n'est un mystère pour personne que la plus grosse part des finances oecuménistes est américaine depuis longtemps.

---oOo---

Le déviationnisme doctrinal atteignit au cours du 19e siècle un degré tel qu'il entraîna une situation nouvelle : désormais le plus souvent, les "hérétiques" restent à l'intérieur des grandes sectes protestantes, imposant le libéralisme doctrinal et contraignant même parfois ceux qui entendent rester fidèles aux *fondements* doctrinaux à s'organiser à part, ce qui est vraiment le comble ! Ce phénomène, très général, peut être retrouvé dans toute l'Europe.

Ainsi, en *Suisse* les progrès du rationalisme avaient conduit à de si grands progrès du déisme que l'on put voir, en 1817, trois siècles après l'éclat de Luther, la Compagnie des Pasteurs de Génève interdire de prêcher sur un certain nombre de points litigieux, comme la Divinité du Christ, le péché originel, la grâce et la prédestination !

Par cette interdiction, les pasteurs genevois cherchaient aussi à éviter des troubles car, face au rationalisme dominant, commençaient à se faire jour les efforts d'un certain nombre de "réveils" avec des hommes comme Robert Haldane, César Malan et Alexandre Vinet. Et, de fait, entre 1815 et 1830, apparurent toute une série de groupements dissidents, distincts de l'Eglise nationale, laquelle n'était cependant pas une Eglise d'Etat.

Une nouvelle cassure devait se produire au milieu du siècle, témoin de l'aggravation de la situation, en même temps que d'une certaine réaction.

Dans le canton de Neuchâtel, en 1837, l'Etat promulga une loi selon laquelle les pasteurs ne pourraient être liés par aucun credo précis : une union des églises indépendantes se créa alors sous la direction du professeur Frédéric Godet refusant ce libéralisme extrême ; la fusion des deux rameaux n'intervint qu'en 1944.

Dans le canton de Vaud, une loi de 1839 supprima la confession de foi de l'Eglise nationale et instaura la pleine autorité de l'Etat sur l'Eglise pour mieux asseoir le libéralisme doctrinal ; lorsque, en 1845, une majorité radicale issue des élections voulut imposer cette ligne dans les faits un grand nombre de pasteurs démissionnèrent et fondèrent en 1847 une église libre ; ce n'est que tout récemment, en 1966, que les deux branches ainsi constituées ont pu se réunir.

En *France,* les Articles organiques du Concordat de 1802 faisaient de l'Eglise réformée une église d'Etat qui devait être dirigée par des consistoires formés de pasteurs et de notables censitaires. La Restauration, puis la Monarchie de Juillet continuèrent le même statut.

En 1848, la 2e République provoqua la réunion d'une assemblée générale destinée à réorganiser les églises réformées. Frédéric Monod, disciple du Suisse Haldane, souleva la question doctrinale : les libéraux ayant réussi à l'éluder, Monod et le comte de Gasparin fondèrent l'Union des Eglises libres sur une base évangélique, à laquelle se joignirent aussi quelques groupements nouveaux issus du réveil.

En effet, parallèlement à cette évolution des calvinistes français, le réveil méthodiste fut importé d'Angleterre par Charles Cook qui tantôt collaborait avec les centres réformés préexistants, tantôt fondait des centres méthodistes libres ; on doit également mentionner l'action de la Société centrale d'Evangélisation qui fonda alors un bon nombre d'églises nouvelles, ainsi que la Mission populaire créée par Mac All (mort en 1893) : un des agents de cette mission, Ruben Saillens, devait fonder la première église baptiste à Paris, puis après le réveil du Pays de Galles au début du 20e siècle, il entreprit un ministère baptiste itinérant à travers les pays de langue française.

Sous la 3e République, les Réformés purent tenir un synode en 1872 ; une confession de foi orthodoxe fut adoptée, mais les libéraux qui la refusaient furent autorisés par l'Etat à ne pas y souscrire : de cette façon pendant une trentaine d'années les libéraux et les orthodoxes tout en appartenant à un même corps tinrent des réunions séparées.

Parmi les théologiens protestants libéraux du 19e siècle, on peut relever trois noms principaux :

- Samuel VINCENT (1787-1837), pasteur à Nîmes, qui répandit en France les idées de son contemporain allemand, SCHLEIERMACHER.

- Le professeur MENEGOZ (1838-1921) qui a été le théoricien du symbolo-fidéisme, proclamant la foi indépendante des dogmes.

- Le professeur Auguste SABATIER (1839-1901), de Toulouse, auteur d'un ouvrage intitulé "Les Religions d'autorité et la Religion de l'Esprit", et qui fut le grand ami des modernistes catholiques. (1)

Au moment de la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, l'organisation réformée éclata en trois unions : l'union des églises réformées évangéliques, la plus nombreuse, l'union des églises réformées libérales et l'union des églises réformées (tout court) qui affirmait vouloir rapprocher les deux autres tendances et qui, en fait, ne tarda pas à fusionner avec l'union libérale.

En 1936, une déclaration de foi assez floue fut rédigée par une commission mixte et, en 1938, la plupart des églises réformées opérèrent leur réunion ; néanmoins, il s'agit là essentiellement des calvinistes, et nombre d'églises évangéliques, ou méthodistes, sont restées autonomes ; il en est de même d'ailleurs pour les Baptistes, les Darbystes, les Mennonites et, bien entendu, les divers rameaux pentecôtistes apparus au 20e siècle.

---

(1) Pour un aperçu plus large sur les liens entre le libéralisme théologique protestant et le modernisme catholique au 19e siècle, on est prié de se rapporter à l'article paru dans le Bulletin n° 7.

Actuellement, le principal organisme protestant est la Fédération protestante de France qui regroupe quatre grandes églises et quatre petites, aux Credo assez différents, sur un plan de représentation extérieure :

- L'église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine, luthérienne, regroupant 230 000 fidèles dans l'Est de la France ;

- L'église évangélique luthérienne de France, regroupant 40 000 fidèles dans le reste de la France ;

- L'église réformée de France, calviniste, avec 310 000 fidèles dans la France moins l'Est ;

- l'église réformée d'Alsace-Lorraine, calviniste également, avec 50 000 fidèles dans l'Est.

Les petits groupements sont : les Eglises réformées évangéliques indépendantes avec 20 000 fidèles, la Mission populaire évangélique de France, avec 25 000 fidèles, la Fédération des Eglises baptistes de France avec 2 500 fidèles et l'Eglise apostolique de France. avec 500 fidèles.

---OoO---

En *Allemagne,* l'histoire du protestantisme moderne est dominée par l'emprise de l'Etat et par le développement de la théologie libérale.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume (1787-1840) voulut faire fusionner luthériens et réformés calvinistes de son royaume, et il obtint ainsi une église unie avec des autorités ecclésiastiques communes et des cultes communs... mais avec des positions doctrinales séparées ! Cette solution ne convint pas à tous et plusieurs Etats allemands refusèrent de s'y rallier, de sorte que l'on trouve actuellement en Allemagne au moins trois grands groupes : les Luthériens, les Calvinistes et les Unis.

Il existe, par ailleurs, en dehors des Eglises unies à l'Etat, des Luthériens indépendants, des Méthodistes (branche allemande de l'Eglise méthodiste américaine de langue allemande), l'Armée du Salut, les Frères darbystes, sans oublier un mouvement piétiste qui regroupe des fidèles de différentes confessions.

Pendant la période nazie, les protestants allemands se sont également divisés en "Chrétiens allemands" et en "Eglise confessante" opposée à Hitler. De cette Eglise confessante sont sortis divers courants, comme celui de Karl Barth qui fut destitué et partits'établir en Suisse et celui des théologiens "de la mort de Dieu".

Ces différents courants théologiques allemands sont particulièrement importants en raison de leur influence sur les autres pays où ils ont souvent servi de modèle non seulement pour les protestants mais aussi pour les catholiques "nouvelle vague".

Le plus ancien et le plus célèbre théoricien au 19e siècle est sans conteste *SCHLEIERMACHER* (1768-1834) : issu d'un milieu morave, attiré très tôt par le rationalisme, il fut nommé professeur à Berlin où il enseigna toutes les disciplines théologiques. Pour lui, théologie et piété sont indépendantes, la critique biblique doit être rationaliste et il en est de même pour les dogmes : Jésus est un homme d'une intense conscience religieuse. C'est là une conception romantique qui n'a pas peu contribué à déformer le Réveil allemand et qui a exercé une très grande influence dans les autres pays européens ; son principal ouvrage, le Discours sur la Religion, fut publié en 1799.

Une autre tendance est celle des Théologiens disciples de Hegel, comme *Strauss, Baur* et toute *l'école* de l'université *de Tübingen. Ritschl* d'abord hégélien, rejeta ensuite l'hégélianisme affirmant ne vouloir connaître que des faits objectifs : c'est un théologien qui ne s'intéressait qu'à l'homme, pas à Dieu...

Karl Barth, né en 1886, en Suisse ; d'abord moderniste, puis conduit par son ministère pastoral à la notion d'une révélation indispensable : d'où son retour à Jésus-Christ fait homme, et à la Bible considérée comme authentique ; mais néanmoins Dieu est "tout autre", d'où le caractère dialectique de la théologie barthienne.

Le Barthisme a marqué une évolution continue vers plus de réalité, ce qui a provoqué peu à peu des ruptures avec ses premiers amis comme Burner et Bultman ; cependant pour Barth la Bible n'est pas tout à fait la parole de Dieu, elle peut seulement le devenir par une intervention de l'Esprit, ce qui laisse le champ libre à pas mal de subtilités.

Bultman, né en 1884 à Marbourg, théoricien de la théologie de la Forme : les Evangiles ne seraient pas des comptes-rendus fidèles, mais exprimeraient la foi des premiers chrétiens. Il faudrait donc dégager le message du Christ (ou Kérygme) des conceptions mythiques où il est enveloppé : c'est la démythologisation.

Comme on le voit aisément, ce sont là des notions qui nous sont devenues familières par le biais de ceux que l'on appelle habituellement les théologiens du Concile.

oOo---oOo

En *Angleterre,* le protestantisme comporte au 19e siècle les mêmes composantes qu'au 18e siècle, c'est-à-dire d'une part l'Eglise établie, l'Eglise anglicane et, de l'autre, une multitude de sectes plus ou moins importantes. Les mouvements de réveils continuent au ralenti, notamment celui d'Oxford avec Spurgean et celui du Pays de Galles dans la paroisse d'Evan Roberts, remarquable par l'intérêt accordé aux guérisons par la foi et au parler en langues : ce phénomène, apparu dans les toutes premières années du 20e siècle, est la racine du mouvement de Pentecôte, né peu après aux USA chez les Baptistes noirs.

L'Anglicanisme lui-même est travaillé par des courants si divers qu'il faut toute la tolérance anglaise. sa "comprehensiveness". pour éviter l'éclatement : on distingue la Haute-Eglise, catholicisante en doctrine et en rituel, la Basse-Eglise, proche des dissidents évangéliques, et l'Eglise Large, devenue aujourd'hui moderniste avec Mgr Robinson.

Ces tendances se sont exprimées notamment sur la question de la succession apostolique qui a donné lieu à trois manifestations extrêmes :

° les Frères de Plymouth - Pour John Darby (1800-1882), la succession apostolique s'est perdue dès le premier siècle et depuis il n'y a plus de vraie Eglise visible. Tous les membres de la secte qui s'appellent frères prennent part à un culte qui n'est présidé par personne. Toutefois, malgré cette impossibilité de hiérarchie légitime, Darby se montrait très rigide et prompt à excommunier et une scission se produisit en 1848 entre "frères darbystes" et "frères larges" ; la secte s'est ensuite répandue dans toute l'Europe, notamment en Suisse et en France où l'on trouve des communautés dans l'Est.

° les Irvingiens - Irving (1792-1834) pensait aussi que la succession apostolique avait été perdue mais qu'elle pouvait être retrouvée par une nouvelle effusion du Saint-Esprit, qui se produisit bien entendu sous forme de guérison et de glossolalie ; en 1830, l'Eglise apostolique fut organisée avec 12 apôtres, une hiérarchie complète et un culte catholicisant ; mais le retour du Christ étant imminent, rien ne fut prévu pour l'avenir.

Un rameau dissident allemand, plus prévoyant, l'Eglise néo-apostolique possède, au contraire, de nos jours encore, des apôtres vivants :

° Les Tractariens - *Newman* (1801-1892) et *Pusey* (1800-1882), professeurs à Oxford, préconisèrent dans une série de lettres publiques, "Tracts for the time", qui parurent entre 1833 et 1841, un rapprochement avec le catholicisme romain -le 9e Tract interprétait les 39 Articles anglicans dans un sens catholicisant, et l'évêque d'Oxford interdit toute nouvelle publication- Newman se fit finalement catholique et devint cardinal, tandis que Pusey resta dans l'Anglicanisme où il continua dans la voie de l'Anglo-catholicisme.

Cette entreprise, connue sous le nom de *Mouvement d'Oxford,* mériterait un plus ample exposé, car il se trouve avoir été à la base d'un important retour au catholicisme en même temps qu'il fut une des origines du mouvement oecuménique. Nous y reviendrons donc dans d'autres articles de ce Bulletin.

oOo

Une dernière caractéristique de l'Anglicanisme à ce moment-là est une certaine prise de conscience internationale. En effet, grâce à l'expansion coloniale, l'Anglicanisme s'est répandu sur plusieurs continents et a donc perdu son caractère insulaire si marqué. Par voie de conséquence, plusieurs oeuvres d'évangélisation vont naître et se développer dans le monde entier, préparant une mentalité préoecuménique.

La plus ancienne est la Société biblique : en 1804, un pasteur anglais fonde avec quelques collègues une société destinée à traduire la Bible en de nombreuses langues, à l'imprimer à bon marché et à la faire diffuser par des colporteurs. Par la suite, d'autres sociétés ayant été fondées dans d'autres pays, une Alliance biblique universelle vit le jour qui a réalisé 1 200 traductions et vend 20 millions d'exemplaires chaque année.

Une des plus importantes est assurément l'Union chrétienne de Jeunes Gens (ou YMCA) fondée en 1844 par Georges Williams dans les milieux de jeunes employés de commerce ; le mouvement se propagea très vite en Angleterre, puis en divers pays, si bien que la première conférence universelle se tint à Paris en 18 . La ligne, missionnaire et orthodoxe, fixée par le fondateur, a connu pas mal d'évolution avec le temps et avec l'influence exercée par les éléments nord-américains ; nous retrouverons cette question avec les origines du mouvement oecuménique dont le YMCA a été le moteur.

Il est impossible de ne pas citer enfin la plus voyante de ces oeuvres. l'Armée du Salut : elle doit son origine à William Booth. méthodiste wesleyen qui quitta l'Eglise méthodiste en 1865 pour se lancer dans l'évangélisation des quartiers déshérités de Londres et fonder en 1870 la "Mission populaire" ou Armée du Salut. Malgré son caractère très missionnaire et très international, il ne s'agit pas vraiment d'une église, même au sens large et protestant, car on n'y trouve pas à proprement parler de culte, ni de baptême, ni de cène.

oOo

En *Ecosse,* l'Eglise calviniste d'Etat connut également des remous au 19e siècle : en 1843, le tiers des pasteurs quittèrent l'Eglise pour protester contre l'ingérence croissante de l'Etat ; puis, en 1900, cette église libre fusionna avec divers groupements dissidents pour former l'Eglise libre unie, qui, en 1929, réintégra l'église presbytérienne officielle.

Avant même la formation juridique des *Etats-Unis*, les sectes s'étaient beaucoup développées, nous y avons fait allusion dans un précédent article et lorsque la Constitution fut promulguée en 1787 toutes les sectes furent également reconnues sans qu'il y ait d'Eglise d'Etat.

Sur cette base ultra-libérale, elles proliférèrent considérablement sous l'influence de multiples facteurs dont les principaux sont la pluralité raciale, l'esprit pionnier del'expansion vers l'Ouest et le libéralisme doctrinal ; la guerre deSécession qui coupa en deux la plupart des sectes en 1865 ne fit qu'aggraver une situation déjà bien complexe.

Pour tenter d'y mettre un peu de clarté, il faut distinguer l'évolution des grandes sectes initiales de l'apparition d'une foule de groupements nouveaux qui constitue le trait typique américain.

Les grandes dénominations américaines

Le groupe le plus important est constitué par les *Eglises baptistes* avec plus de vingt millions de pratiquants, rassemblés en plusieurs rameaux : Convention baptiste du Sud, Convention baptiste nationale des églises noires, Convention baptiste du Nord et les Baptistes conservateurs détachés de la Convention du Nord pour des raisons doctrinales.

Les *Méthodistes* ont douze millions de fidèles, dont la majorité appartient à l'église méthodiste épiscopale ; une branche scissionniste depuis 1816 regroupe les Américains de langue allemande.

Les *Luthériens*, au troisième rang, sont restés globalement fidèles aux doctrines de la réforme luthérienne ; eux aussi sont répartis en divers rameaux : Eglise luthérienne unie, Eglise luthérienne du Missouri particulièrement conservatrice en matière de doctrine (et très réservée à l'égard de l'oecuménisme et de son relativisme doctrinal), Eglises luthériennes danoise, suédoise, norvégienne.

Les *Presbytériens* sont d'origine écossaise ou anglaise, tandis que les Réformés calvinistes viennent de Hollande et d'Allemagne ; les *Episcopaux* peu nombreux sont une branche de l'Eglise anglicane.

L'*Eglise unie* résulte de la fusion d'églises réformées et d'églises congrégationalistes très répandues dans la Nouvelle-Angleterre.

Il y a, en outre les Quakers, les Mennonites, les Moraves etc.

Toutes ces sectes qui avaient plus ou moins subi l'effet des Réveils du 18e siècle connurent une certaine langueur au début du 19e siècle ; mais au milieu du siècle un nouveau mouvement de Réveil eut lieu avec des hommes comme Finney et Moody et, au 20e siècle, Billy Sunday, un ancien boxeur et surtout Billy Graham qui a l'habileté de grouper des auditoires immenses grâce à l'appui des diverses sectes d'une même localité où il prêche.

Les nouvelles sectes américaines

Elles sont nées au 19e siècle et, pour le Pentecôtisme, au début du 20e siècle, dans des conditions particulières auxquelles nous avons déjà fait allusion.

La première est probablement l'extrême mélange des grandes sectes protestantes classiques, lié au brassage des populations qui réalise une atomisation sociale et un individualisme religieux où les cadres sociaux et familiaux jouent de moins en moins leur rôle ; que l'on pense au formidable accroissement de la population américaine pendant ce siècle, avec des immigrants de toutes races et de toutes confessions, ainsi qu'aux incessants mouvements de migration intérieure, d'Est en Ouest, vers le lointain Ouest, le "Far West", et du Nord au Sud et du Sud au Nord avec la guerre de Sécession et ses suites.

La deuxième circonstance également importante provient d'un double phénomène que nous connaissons déjà, mais qui se renouvelle ici avec une grande force : c'est d'une part le rationalisme et le libéralisme doctrinal qui en découle, et d'autre part un grand nombre de "Réveils" (dont le Pentecôtisme ne sera que le dernier avatar au 20e siècle) qui prennent, ou feignent de prendre, le texte biblique au pied de la lettre, quitte à lui ajouter un nouveau chapitre dans le cas des Mormons.

Ces réveils naquirent généralement au sein des grandes confessions, notamment méthodiste et baptiste, mais le plus souvent leurs animateurs en furent exclus et réduits à fonder leur propre organisation.

Un troisième trait résulte des deux premiers : il s'agit d'un certain messianisme temporel, déjà repéré à plusieurs reprises dans l'histoire protestante, notamment au 16e siècle, et qui refleurit spontanément dans ce pays tout neuf où les situations changent sans cesse, faisant passer de la richesse à la pauvreté et vice-versa des populations entières.

On peut distinguer cinq courants principaux, plus ou moins rattachés les uns aux autres, certains unitaires et d'autres représentés par plusieurs organisations.

Les Mormons - Le plus ancien de ces groupements est celui fondé entre 1820 et 1830 par Joseph Smith, un jeune paysan méthodiste de l'Ontario, qui aurait reçu une révélation spéciale de l'ange Moroni (comme un nouveau Mahomet à l'usage américain). A partir de 1831, alors qu'ils ne sont que quelques centaines, les disciples de Smith amorcent leur marche vers l'Ouest qu'ils réalisent en plusieurs étapes, chassés qu'ils sont à chacune de leurs installations, dans l'Ohio, le Missouri, l'Illinois.

En 1844, Smith ayant proclamé la polygamie, une partie des disciples se révoltent et le fondateur mis en prison est lynché par la foule, tandis que son successeur Brigham Young réussit à s'enfuir. Après cela, en 1845, la secte dut émigrer à nouveau et partit s'installer sur les bords du lac Salé dans l'Utah. En 1850, le congrès des USA lui reconnut un droit sur un immense territoire dont Young devint le gouverneur. En 1852, la polygamie fut officialisée et une guerre éclata avec l'Union : Young fut destitué en 1857 et son successeur ayant aboli la polygamie tout rentra dans l'ordre. En 1896, l'Utah devint un Etat de l'Union.

Sur le million de membres la moitié vit dans l'Utah et le reste surtout dans les Etats de l'Ouest ; la secte est très florissante matériellement, car les fidèles paient la dîme, 10 % de leurs revenus. Ce qui permet une intense action missionnaire, très ancienne d'ailleurs et dès le début, puisque l'Europe a été atteinte dès la seconde partie du 19e siècle. Il y a actuellement environ 6 000 missionnaires dans le monde dont plus d'un millier en Europe, mais les résultats de sont pas très importants.

Les Adventistes - A peu près à la même époque que Smith, un autre jeune paysan du Massachussets, de confession baptiste, se fit connaître ; ayant retrouvé la foi à 34 ans en 1816, il se plongea dans la Bible et y acquit la conviction que le retour du Christ était pour l'année 1843 ; pendant 14 ans, il tut sa découverte, puis en 1831, l'Eglise baptiste l'ayant invité à prêcher, il parcourut les USA en remuant les foules ; en 1833, il publia un premier ouvrage et multiplia les campagnes aidé par de nombreux disciples : en 1842-43, il s'adressa à plus de 500 000 personnes.

Bien sûr, le Christ ne revint pas en 1843, ni non plus en 1844 selon d'autres calculs. Miller fut alors rejeté de l'Eglise baptiste et abandonné par certains disciples ; mais il en retrouva d'autres, plus convaincus que lui, notamment la future Mme White et l'Eglise adventiste commença alors à s'organiser à partir de 1845.

Après la mort de Miller, en 1849, c'est Mme White et son mari qui devaient donner à la secte une expansion extraordinaire, par un enseignement prophétique continu (du genre : Dieu veut... Dieu m'a dit) et par une organisation puissante, notamment dans le domaine des oeuvres de santé et dans celui des Editions qui sont aujourd'hui encore le plus puissant moyen de pénétration de la secte avec les émissions radiophoniques (en France, la Voie de l'Espérance).

Il s'agit là encore d'un mouvement riche, les fidèles payant la dîme, et très missionnaire : un million de membres environ, dont 30 000 s'occupent des oeuvres diverses. Les Adventistes français seraient au nombre de 20 000 recrutés surtout dans les régions huguenotes en raison d'un enseignement violemment anticatholique (l'Eglise catholique serait la Bête de l'Apocalypse...).

Les effectifs pourraient être plus importants si l'Adventisme n'avait pas été déchiré par de multiples scissions : cinq groupements se réclament de cette appellation, sans compter ceux qui ont choisi une étiquette nouvelle comme les Témoins de Jéhovah, ou les Amis de l'Homme issus de ces derniers.

Les Témoins de Jéhovah - Charles Russell, d'une famille de riches commerçants presbytériens, fut assez vite rebuté par le caractère implacable de la prédestination calviniste et il devint un adepte enthousiaste de l'Adventisme vers 1870. Agé de 20 ans, il animait un cercle d'études de la Bible qui réussit à prévoir la fin du monde pour 1874 ; rien ne se produisit évidemment, mais, en 1878, le groupe des "Etudiants de la Bible" se sépara de l'Adventisme pour fonder "La Tour de Garde de Sion".

En 1880, Russell fondait la "Watch Tower Bible & Tract Society" qui commença à diffuser une multitude de publications ; il eut une activité considérable, publiant la "Clef de la Bible" en vingt langues, parcourant le monde entier après 1900 et annonçant la fin du monde pour... 1914, puis pour 1918 : heureusement pour lui, il mourut en 1916.

Son successeur, Rutherford, connut pas mal de difficulté, avec les disciples de Russell et avec le gouvernement ; lui-même et ses conseillers furent emprisonnés et le mouvement fut près de disparaître, mais, libéré en 1919, il reprit une intense activité, donnant une grande impulsion à la centrale et créant même une station de radio en 1920. Puis il lança un journal "l'Age d'Or" devenu depuis le célèbre "Réveillez-vous".

En 1931, les Etudiants de la Bible devinrent les "Témoins de Jéhovah". Rutherford qui avait annoncé la fin du monde pour 1925 mourut tranquillement en 1942 et fut remplacé par Nathan Korr, qui a insisté sur la formation des militants en créant de nombreuses écoles.

La secte, apparue en France vers 1930, est étendue au monde entier où elle compte plusieurs millions de membres dont environ 250 000 propagandistes.

La Science chrétienne - Fondée par Mme Mary Baker Eddy (1821-1910), en 1879, à Boston, c'est le dernier né des quatre grands rameaux sectaires du 19e siècle ; apparue dans le milieu unitarien de la Nouvelle-Angleterre, cette secte est assez différente des autres par ses fondements, car elle réalise l'amalgame de tendances diverses et modernes : magnétisme, foi au progrès et un certain spiritualisme hégélien, annonce des théories orientales.

Seuls l'esprit et le bien sont réels, la matière et le mal étant des illusions, d'où la négation du péché. de l'Enfer. de l'Incarnation et de la Rédemption. L'activité essentielle est constituée par des services de guérison par la prière et le maître livre est intitulé : "Science et Santé avec clef des Ecritures".

Mme Eddy commença par travailler avec un guérisseur célèbre, Quimby, puis elle fonda son propre groupe à Boston qui prit le nom de "Première Eglise du Christ, Scientiste", un collège métaphysique formant les guérisseurs déplômés de la secte ; peu à peu, l'ensemble des groupes correspondants forma un seul corps ecclésiastique rattaché étroitement à l'église-mère de Boston, tandis que Mme Eddy prit de plus en plus figure de prophétesse dont l'enseignement devait être étroitement suivi, d'où, d'ailleurs, de nombreuses exclusions.

A partir de 1890, la Science chrétienne progressa rapidement, aux USA d'abord, puis dans le monde, attirant sinon les foules, du moins une clientèle assez fortunée et socialement élevée, hommes politiques, acteurs de cinéma etc. Vers 1930, on comptait environ 2 000 églises et 250 000 adhérents aux USA.

Il semble pourtant que la régression ait commencé depuis la dernière guerre mondiale, sans compter les nombreuses scissions qui ont affecté particulièrement l'Europe, donnant naissance à une foule de groupements rivaux, connus sous le nom collectif de "Nouvelle Pensée" : Science divine, Unité, Eglise de la Science religieuse, Ecole d'Unité du Christianisme, Alliance internationale de Pensée etc.

--oOo--

Le dernier et le plus important des mouvements sectaires modernes, le plus récent, d'ailleurs, est *le Pentecôtisme*. Son importance est d'autant plus grande que non content de créer ses propres structures et de mordre sur de nombreuses sectes protestantes, il s'est récemment infiltré en milieu catholique où il a connu un réel développement dans les milieux intellectuels et même parmi les clercs et la hiérarchie.

Pour comprendre quelque chose au phénomène pentecôtiste, il faut le replacer dans la ligne historique où il s'inscrit, celle des mouvements de Réveils qui n'ont pas cessé de traverser la Réforme depuis le 16e siècle.

De fait, l'exemple initial d'une réforme qui fut une scission fut fréquemment suivi et pour réformer, pour réveiller, on alla généralement au delà du simple approfondissement spirituel ou moral : on remit chaque fois en cause les positions disciplinaires et souvent même doctrinales.

Ainsi mouvement de Réveil que celui de Georges Fox et de ses Quakers au 17e siècle, qui aboutit à la suppression de tout clergé. Réveil plus important encore, en réaction contre le matérialisme anglais du 18e siècle et contre la dépravation morale de l'aristocratie, que celui déclenché par John Wesley et qui aboutit à la création de la secte méthodiste, si puissante aux USA. Réveil également, le mouvement d'Edward Irving, prophète millénariste des années 1830 en Angleterre et qui engendra la Nouvelle Eglise apostolique, ainsi que le mouvement des Frères de Plymouth et de John Darby, qui finit par se séparer de l'Eglise anglicane, doutant radicalement de toute église hiérarchique.

Réveils aussi, et enfin, bien que dans des sens très différents, que le Mouvement d'Oxford, d'un côté, et l'Armée du Salut, d'un autre.

A ces quelques exemples, il faudrait ajouter la longue liste des réveils qui ont continuellement bouleversé les Etats-Unis tout au long du 19e siècle, créant ainsi un climat spirituel bien particulier ; les agents en ont été une foule de prédicateurs, souvent locaux, pas connus de ce fait, et dont nous ne citerons que l'un des derniers, R. A. Torrey, directeur de l'Ecole biblique de Los Angeles, en qui beaucoup voient l'ancêtre du Pentecôtisme.

Officiellement, le Pentecôtisme n'a pas de fondateur connu et ce mouvement résulte d'une fermentation spirituelle intense et commune à de nombreuses sectes protestantes du début du 20e siècle, aux USA, bien sûr, mais aussi en Angleterre et en Scandinavie, de nombreuses initiatives locales plus ou moins informelles ayant fini par se rejoindre.

Le premier cas connu se situe aux USA : en avril 1906, à Los Angeles, un prédicateur noir d'une communauté baptiste, Seymour, pratiqua le baptême de l'Esprit avec glossolalie ; le retentissement fut grand parmi les fidèles, puis parmi des pasteurs d'autres sectes qui vinrent d'un peu partout participer aux réunions nocturnes et repartaient missionnaires de la nouvelle Pentecôte.

En Angleterre, le mouvement se répandit très vite en se greffant sur un Réveil qui secouait le Pays de Galles depuis 1904 ; il s'étendit à toute la Grande-Bretagne et de là à l'Australie et à d'autres pays du Commonwealth ; c'est ainsi que l'on trouve des expériences pentecôtistes dès 1907 aux Indes et en Chine.

Toujours en 1907, un pasteur méthodiste importa le Pentecôtisme à Oslo où il connut une rapide extension parmi les Luthériens, les Baptistes et les Salutistes suédois, puis dans les autres pays scandinaves ; en 1960, on comptait ainsi plus de 200 000 membres dans les quatre pays réunis.

En 1908, le pasteur Paul, converti à Oslo, diffusa le mouvement en Allemagne, notamment dans la Ruhr où il organisa de grandes réunions attirant des foules d'Allemagne, de Belgique et de Suisse, et rassemblant environ 50 000 adhérents vers 1912.

La pénétration dans les pays communistes se fit également assez tôt, vers 1920, si bien que, vers 1930, on comptait déjà près de 400 communautés, et, en 1960, malgré les persécutions, on estimait le nombre des membres à 600 000.

En France, le mouvement est né plus tard, en 1929, au Havre, où un missionnaire anglais, Scott, venu prêcher occasionnellement réussit une guérison sensationnelle : les malades vinrent alors en foule et des réunions très importantes furent organisées en peu de temps, si bien que Scott s'établit en France ; il rayonna surtout sur la Normandie et le Nord où se trouvent les principales communautés pentecôtistes françaises, puis le mouvement s'étendit dans le Sud, entre Toulouse et Nice.

Aux Etats-Unis, les progrès furent spectaculaires entre les deux guerres, entre 1920 et 1940, et vers 1960, les deux millions de membres furent atteints. L'extension fut surtout très marquée en Amérique du Sud, où elle représente la plus grande part de la forte avancée protestante : ainsi, au Chili, les 100 000 de 1950 sont devenus 300 000 en 1960, et, au Brésil, les 100 000 de 1950 sont passés à 600 000 en 1960.

Dernier né parmi les grandes sectes protestantes, le Pentecôtisme se veut une réforme au sein de la Réforme : il entend la purifier en lui insufflant un esprit nouveau, l'esprit de Pentecôte, qui aurait déserté jusqu'alors les Protestants aussi bien que les Catholiques.

De ce fait, le Pentecôtisme apparaît un peu comme une résultante des sectes précédentes, ainsi que l'exprimait en 1933 un de ses plus éminents représentants, le pasteur Barrat : "En ce qui concerne le salut et la justification par la foi, nous sommes luthériens ; pour le baptême d'eau, nous sommes baptistes ; quant à la sanctification, nous sommes méthodistes ; pour l'agressivité de l'évangélisation, nous sommes avec l'Armée du Salut ; mais en ce qui concerne le baptême du Saint-Esprit, nous sommes Pentecôtistes !"

Néanmoins, le Pentecôtisme se rattache nettement à l'une des traditions protestantes : contrairement aux Luthériens et aux Calvinistes classiques, mais à la suite des Wesleyens, des Quakers, de l'Armée du Salut, et de bien d'autres, il fait un appel intensif à la sensibilité, aux manifestations extérieures voyantes, aux confessions publiques etc.

Il est, d'ailleurs, intéressant de noter qu'avec le temps et les tendances des différents animateurs, les communautés pentecôtistes se sont réunies, ou plutôt se sont scindées, en de nombreux rameaux en fonction de la place faite à l'improvisation, à la spontanéité et à l'encadrement, de nouveaux groupes apparaissant à mesure que les anciens se structurent et "se refroidissent".

La place nous manque pour examiner plus avant ces variantes pentecôtistes, mais nous reprendrons une autre fois cette importante question, avec ses prolongements en milieu "catholique"

---0o0---

Nous terminerons ce survol par un rapide aperçu de l'expansion missionnaire protestante, dont l'impact sur la question de l'oecuménisme fut particulièrement déterminant. Plusieurs étapes sont à considérer :

+ Pendant les premiers siècles de la Réforme, 16e et 17e, il n'y eut pas, à proprement parler, de volonté missionnaire : le mouvement réformé s'étendit de proche en proche et en Europe seulement, par le biais des idées et des livres, et si les prédicants passaient d'un pays à l'autre, c'était plus à titre de fugitifs que de missionnaires volontaires.

+ A partir du 18e siècle, l'expansion coloniale qui concerne désormais les nations protestantes entraîne une extension du protestantisme aux pays colonisés, c'est-à-dire l'Extrême-Orient, l'Inde surtout, puis l'Afrique et le Proche-Orient. On peut noter que les nations catholiques avaient largement précédé ce mouvement, dès le 15e siècle, en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud. Lors de cette étape, c'est essentiellement l'Angleterre qui a réalisé la pénétration des sectes protestantes dans les continents extra-européens, l'Allemagne se joignant au mouvement, au 19e siècle.

+ Au 19e et au 20e, les USA prirent la relève des Européens et exercèrent une intense action missionnaire en direction de tous les pays du monde, aussi bien vers l'Europe, tant protestante que catholique, Italie notamment, que vers l'Amérique du Sud, et l'Afrique où les sectes protestantes se sont mises à pulluler (un grand nombre d'entre elles ayant donné lieu à des scissions autochtones) et vers l'Extrême-Orient.

Toutes ces initiatives et leurs réalisations ont conduit, notamment en Afrique et en Orient, à la coexistence d'une foule de sectes d'origine chrétienne et aux doctrines plus ou moins voisines, mais issues de pays, d'époques et de traditions fort diverses.

Les rivalités entre missionnaires, et la perplexité des indigènes qui en résultait, conduisirent assez vite au cours du 19e siècle à un sentiment pénible et il n'est pas très étonnant que la tendance à l'oecuménisme soit née en premier dans le milieu des organisations missionnaires protestantes.

Ce caractère explique aussi d'ailleurs pourquoi le souci oecuméniste fut surtout le fait des grandes confessions dotées de missions extra-européennes et beaucoup moins, voire même pas du tout, celui des sectes modernes plus tournées vers l'Europe et intéressées d'abord par leur propre expansion.

P. R.

N O T E S D E G E R A N C E

DIFFUSION SPECIALE DE CE NUMERO 9

En raison du sujet de son premier article, ce numéro 9 doit être diffusé d'une façon toute particulière. Nous demandons donc à nos amis et abonnés de faire un effort exceptionnel :

- soit en commandant quelques exemplaires pour les distribuer autour d'eux parmi leurs proches,

- soit en utilisant le bulletin d'ordre d'expédition qui surcharge la couverture et où ils indiqueront les adresses à servir.

VENTE AU NUMERO

Ceux de nos amis qui diffusent le Bulletin au numéro, et grâce auxquels notre budget reste équilibré, peuvent également participer à cet effort d'information en augmentant leur quantité habituelle ; si nécessaire des facilités de règlement leur seront accordées.

FOND DE SOUTIEN

Nous remercions les quelques personnes qui ont entendu notre appel lancé dans le n°8, et nous rappelons aux autres qui l'ont lu... puis oublié, combien ce fond est nécessaire pour l'acquisition de la documentation, des achats récents viennent de nous le prouver une fois de plus !

Merci d'avance, même pour les petits dons.

CLASSEUR POUR COLLECTION

Le classeur pour garder la collection du Bulletin que nous vous avons proposé dans le précédent numéro est enfin réalisé et disponible. Ceux d'entre vous qui ne l'ont pas encore commandé peuvent le faire rapidement avant que le tirage ne soit épuisé. Le prix est de : 40 Frs, port compris.

N°d'inscription S/4 80
Dépôt légal 2ème Tr.82
Imprimé par nos soins

ISSN 0247-3607